

B.D.I.C.



# LA PATRIE

# SERBE

181 4.F-131  
REVUE MENSUELLE

DES

SERBES EN EXIL



DIRECTEUR-FONDATEUR :

**DRAGOMIR D. IKONIĆ**

Docteur en Philosophie

203, Boulevard Raspail, PARIS



## SOMMAIRE

Saint Sava . . . . .	V. Ilić
Justice et Liberté . . . . .	Jean Brunhes, profes. au Collège de France.
La civilisation de l'État des Némagnides. . . . .	St. Stanojević, profes. à l'Univers. de Belgrade.
La dénationalisation en Serbie . . . . .	M. Novaković, profes. à l'Univers. de Belgrade.
La destinée de la littérature serbe . . . . .	U. Džonić, professeur de lycée.
A la Jeunesse française. . . . .	R. Mitrović.
L'aube entr'ouvre ses yeux . . . . .	V. Rajić.
Au jour de ses noces . . . . .	—
Un Vœu. . . . .	—
La Pomme. . . . .	Ivo Ćipiko, homme de lettres.
Pensées . . . . .	B. Knežević.
Lui . . . . .	M. Vukasović, homme de lettres.
CHRONIQUE LITTÉRAIRE :	
Une traduction de nos poèmes nationaux. . . . .	Drag. Kostić, professeur de lycée.
CHRONIQUE POLITIQUE :	
Les problèmes slaves . . . . .	Božidar Purić, homme de lettres.
NÉCROLOGIE :	
Souvenez-vous. . . . .	J. M. Jovanović, ministre serbe à Londres.
Ireček . . . . .	J. Radonić, profes. à l'Univers. de Belgrade.
BIBLIOGRAPHIE :	
L'Université française et la jeunesse serbe, par A. MOULINS . . . . .	K. Petrović, professeur de lycée.
L'appel des Étudiants Serbes . . . . .	Mihajlović.
Učitelj (Instituteur) . . . . .	D. I.
Na rekama mačedonskim . . . . .	—
Budućnost. . . . .	—
CARNET DU MOIS.	

## ILLUSTRATION

*Transport des blessés par nos paysannes. — D<sup>r</sup> E. Inglis.*

B.D.I.C

# La Patrie Serbe

REVUE MENSUELLE DES SERBES EN EXIL

DIRECTEUR-RÉDACTEUR EN CHEF :

Dragomir D. IKONIĆ.

## Saint Sava.

Qui frappe si tard, dans la nuit profonde,  
A la porte verrouillée du monastère d'Athos?  
Minuit étend son voile sombre.  
« Mes pères, moines vénérables, ouvrez-moi.  
Mon âme aspire à la lumière, mon corps au repos,  
Mes jambes chancellent, les forces m'abandonnent,  
Mais forte est la volonté qui me guide vers vous :  
Consacrer ma vie à mon peuple, à ma patrie.  
J'ai quitté le palais, le sceptre et la couronne,  
Et je viens chercher la clarté dans la solitude.  
Mes pères, ouvrez-moi la porte de votre cloître,  
Acceptez le prince royal comme frère cadet... »  
La lourde porte grinça. Avec un cri sinistre,  
Un hibou s'envola dans la nuit ténébreuse.  
Sur le seuil du sanctuaire où l'on chante le Seigneur,  
Le prieur parut, une torche à la main.  
Il souleva le flambeau au-dessus de sa tête blanche,  
Et aperçut, étonné, un frêle enfant, pieds nus :  
Pâle, le front haut, les cheveux touffus,  
Une sagesse divine brillait dans son regard.  
Le vieillard le prit par la main, l'embrassa au front,  
Et murmura, ému : « Sois le bienvenu, cher enfant. »  
Des siècles ont passé depuis cette nuit mémorable,  
Des siècles ont passé et d'autres s'écouleront,  
Mais cet enfant vit toujours, par sa gloire,  
Car c'était le fils de Nemagna, Rastko, saint Sava.

(Traduction de M. I.)

V. ILIĆ.

(II<sup>e</sup> Année. — N<sup>o</sup> 1. — Janvier 1918.)



## Justice et Liberté.

*A mes amis,  
les jeunes hommes de la Grande-Serbie.*

Nous vous aimons parce que vous, les Serbes, vous avez la passion de la justice, parce qu'à l'exemple de votre héros légendaire, Marko Kraljević, vous êtes toujours prêts à courir au secours des misérables et des persécutés, à sauver les aigles blessés de Kossovo, parce que vous avez entendu et compris l'admirable voix des *Tombeaux glorieux* de votre grand poète Jovan Jovanović :

*Le grand-père a crié au petit-fils,  
Comme père au fils et combattant au combattant :  
Là où je me suis arrêté, tu poursuivras.  
Ce que je n'ai pas pu, tu le pourras.  
Où je n'ai pas su arriver, tu parviendras.  
Ce que j'ai commencé, tu l'achèveras.  
Ce que nous devons, tu l'acquitteras.*

Justice et Liberté sont de bien grands mots que nous répétons trop souvent comme des mots. Ce sont aussi des réalités, également enviables, mais qu'il est bien plus difficile de juxtaposer.

La liberté est une possibilité ; la justice est un ordre.

La liberté est un moyen ; la justice est une fin.

La liberté doit être subordonnée à la justice.

Un ordre social fondé sur la justice assure à chaque être le plein droit à la vie digne et normale, le plein droit au travail, le plein droit à la vie sociale organisée, le plein droit à la vie spirituelle et politique par le moyen d'un régime qui n'opprime ni la liberté de penser, ni la liberté de croire, ni le droit de chacun à participer de loin ou de près aux responsabilités historiques de sa nation.

La justice exige que chaque individu soit protégé contre toute puissance d'oppression : puissance de domination brutale et militaire ; puissance d'oppression politique ; et enfin puissance d'argent : l'argent est devenu le souverain maître, le plus âpre et le plus habile qui ait jamais existé. Le régime qui a prôné la liberté économique sans limite est parvenu à nous faire tous dépendre, nationalement et internationalement, de l'argent ; la guerre a révélé et révèle tous les jours ses malfaisances et ses

hontes : l'argent soutient le despotisme tout aussi bien qu'il sou-  
doie les révolutions.

La loi civile protège le faible en limitant la liberté du fort ; le développement de la législation du travail, fixant un maximum des heures de travail et un minimum de salaire, combattant les salaires sans repos aussi bien que les repos sans salaires, les terribles chômages, sauvegardant la femme enceinte et l'enfant et assurant à tout travailleur une retraite pour sa vieillesse, paraît être l'une des finalités les plus conscientes de toute société élevée et avancée.

La loi internationale, protégeant le petit Etat et la nation en pleine croissance contre les exigences, les menaces ou les appétits des grandes nations voraces, est cette contradiction supérieure de la liberté qui est notre rêve à tous, à tous ceux d'entre nous qui croyons à la perfectibilité de la nature humaine et qui voulons coopérer à la perfectibilité des sociétés humaines.

La justice vraie est donc la condition de la vraie liberté. La justice implique la liberté, tandis que trop souvent la liberté insubordonnée n'implique pas la justice.

Puisqu'on m'a demandé de vous adresser quelques lignes d'ami au début de l'année nouvelle, est-il présomptueux de ma part de vous supplier de réfléchir avec toutes les forces de vos consciences droites à ce problème, humain et social, fondamental ?

Celui qui vous parle est un indépendant. Formé par la Section des lettres de l'Ecole Normale supérieure, il n'a jamais enseigné que dans des Facultés des sciences ou des établissements supérieurs de sciences sociales. Il est allé longtemps à l'étranger pour échapper à la tyrannie excessive de certains programmes. Il n'a jamais pris la place de personne. A l'Université de Fribourg, à l'Université de Lausanne, au Collège de France, tout au cours de sa carrière, il n'a jamais occupé que des chaires exprès créées pour son enseignement et libres de toute sujétion intellectuelle. Ecoutez-le et croyez-le, quand il vous dit, en toute conscience :

Que le goût exalté de la liberté ne vous fasse jamais perdre le sens de la justice.

Jean BRUNHES,  
Professeur au Collège de France.



## La civilisation de l'État des Némagnides.

L'Etat serbe des Némagnides, fondé ou plutôt renouvelé dans le centre des pays serbes au <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle, est l'Etat le plus important chez les Yougoslaves au moyen âge. L'Etat serbe au moyen âge s'était renouvelé trois fois. Pendant le troisième renouvellement, la Bosnie se sépara et forma un Etat à part. A la fin du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, Zéta se sépara de l'Etat des Némagnides et, au commencement du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, de la Bosnie et de l'Herzégovine. De cette manière, le peuple serbe au moyen âge possédait en somme six Etats. De tous ces Etats, le plus important est l'Etat des Némagnides. Cet Etat, c'est la Serbie du moyen âge par excellence. Aujourd'hui encore, quand un Serbe pense à son histoire, il se souvient d'abord de cet Etat; son histoire, c'est celle du peuple serbe au moyen âge. C'est l'Etat de l'Empire de Dušan et de la bataille de Kossovo. Il fournit presque toutes les traditions nationales, et tous les personnages du moyen âge mentionnés dans ces traditions jouèrent un rôle dans cet Etat. Tout l'orgueil que possède le peuple serbe du passé national se rapporte à cet Etat et son renouvellement a toujours fait l'objet des aspirations, des revendications et des vœux du peuple serbe à travers les siècles.

Mais l'Etat des Némagnides n'est pas seulement un symbole de la sagesse politique, de la puissance militaire; il est, en même temps et plus que cela, le représentant de la civilisation du peuple serbe au moyen âge. Auprès de la grande figure de l'empereur Dušan, dont l'Etat s'étendait du Danube et de la Save à l'Olympe et de la mer Adriatique jusqu'au Mest; à côté du prince martyr Lazare décapité à Kossovo, à côté du héros national, le Roland serbe, Kraliévici Marko, le personnage le plus populaire dans l'histoire serbe du moyen âge est le fils du fondateur de cet Etat, saint Sava, le grand patriote, l'excellent homme d'Etat, le fondateur de la littérature serbe, l'organisateur de la hiérarchie ecclésiastique nationale, le créateur de la civilisation serbe au moyen âge. La grande et sympathique figure de saint Sava devint, dans les temps modernes, protectrice des écoles serbes et symbole de la civilisation.

Un des plus anciens poèmes serbes donne une très bonne caractéristique du travail et des idées de saint Sava. On raconte dans ce poème qu'on réunit une assemblée auprès d'une église à Kossovo; on posa devant cette assemblée la question: « Qu'a-t-on fait des grandes richesses de Stefan Nemagna? » Saint Sava qui assistait fortuitement à cette assemblée, répondit à cette interpellation: « Mon père n'a pas réparti ses richesses en fabriquant des massues et des haches, ni en harnachant les chevaux mais en bâtissant de grands monastères. » Et il énuméra tous les monastères bâtis par son père. Toute l'assemblée

répondit à cet exposé par des bénédictions. Ce trait est très intéressant, parce qu'il montre que cette grande génération de Stefan Nemagna qui a fondé un nouvel Etat avec ses bras et au prix de grands sacrifices, préféra la civilisation à la force brutale.

Les circonstances pendant lesquelles naquit cet Etat furent très graves:

L'Etat serbe, fondé au milieu du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle sur le littoral Adriatique, s'affaiblit au commencement du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle à cause des luttes dynastiques incessantes. La puissance centrale était tout à fait anéantie, et quelques provinces qui ne lui étaient déjà pas très attachées, commencèrent à montrer des tendances séparatistes et tentèrent de devenir indépendantes.

Entre ces provinces qui se distinguèrent par la tradition, par la force et par la lutte pour la liberté, se trouva la province Raška qui formait jadis le centre du premier Etat serbe. Une grande lutte fut engagée entre ces deux provinces pour la prépondérance. Après des combats acharnés, la province de Raška demeura victorieuse grâce à sa situation géographique opportune, à la tenacité et à la vaillance de ses montagnards, ainsi qu'aux vertus et à la capacité du fondateur de la nouvelle dynastie, Stefan Nemagna.

La victoire de Raška, dans la lutte pour la prédominance, l'établissement d'un nouvel Etat avec une nouvelle dynastie à sa tête, marque une époque dans l'histoire du peuple serbe. Avec la fondation de ce nouvel Etat commença une nouvelle période dans l'histoire, une période de puissance et de grandeur, une période où les progrès de la civilisation prirent un essor considérable.

Dans les livres historiques serbes et étrangers, cette période de l'histoire du peuple serbe, qui engloba le milieu du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle jusqu'à la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup>, est, d'habitude, représentée comme un temps qui n'a pas produit de grands changements. Mais cette idée est tout à fait fautive. En exposant cette période de l'histoire serbe, on néglige d'habitude une des choses les plus importantes et des plus intéressantes, à savoir: on ne souligne pas assez le *progrès* de cet Etat, surtout le progrès culturel et civilisateur, et c'est un fait des plus remarquables dans l'histoire du peuple serbe en général. La différence entre l'état de choses au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, pendant le règne de Stefan Nemagna, et au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle quand les pays serbes furent pris par les Turcs, au point de vue de la culture et de la civilisation, n'est pas moindre qu'entre la Serbie de Karageorges au commencement du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle et la Serbie du lendemain des grandes guerres.

Il suffit, à cet égard, de comparer ce qu'ont écrit sur la Serbie deux Français, dont l'un des plus grands historiens, Guillaume, archevêque de Tyr, et l'autre, l'intelligent et spirituel Bertrand de Broquière.

La différence entre l'Etat des Némagnides pendant le règne de son fondateur au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle et pendant le règne de ses deux derniers souverains est énorme. Mais cette différence ne peut guère être constatée



dans les changements et augmentations territoriales, parce que, pendant le règne de Némagna, son Etat n'engloba que les pentes de Kopaonik dans la Métochie fertile, sans la vallée de la Morava et du Vardar, tandis que plus tard il s'étendait dans toutes les directions, surtout à l'est, dans la vallée de la Morava, et au sud, dans la vallée du Vardar. Par la grande victoire sur les Bulgares à Velbužd en 1330, la question de la Macédoine fut résolue en faveur des Serbes, et au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle, étant à l'apogée de sa puissance, cet Etat comprenait une étendue quatre fois plus grande qu'au temps où son fondateur déposa sa couronne. La différence ne consista pas seulement en ce qui concernait le nombre des kilomètres carrés, des habitants et des soldats, mais surtout en ce qui concernait un progrès considérable dans la civilisation, dans la culture et dans la vie économique.

Dans l'espace d'une leçon, on ne peut guère présenter tous les détails de ces progrès, c'est pourquoi j'essaierai de toucher à quelques points les plus importants.

Quand Stefan Némagna commença la lutte pour l'établissement d'un nouvel Etat et quand il consolida le nouveau centre du peuple serbe dans les pays qui devaient former dans l'avenir le grand Etat Serbe, on ne pouvait trouver, et encore sur le littoral uniquement, que quelques églises de briques ou de pierres. Cependant, au temps où les Turcs conquièrent les pays serbes, il y avait plus de vingt grands couvents avec de larges églises, dans lesquelles il y avait des fresques et des mosaïques ornées d'or, d'argent et de pierres précieuses, des murailles hautes et épaisses garnies de tours. En dehors de cela, il y avait encore beaucoup de couvents plus petits et un nombre immense d'églises; ainsi on peut dire que certains endroits dans les pays serbes étaient hérissés d'églises. Je ne crois pas être obligé de souligner que les couvents et les églises, en ce temps, n'étaient pas seulement chez nous des institutions religieuses, mais qu'ils étaient plutôt des centres de civilisation dans lesquels on cultivait la littérature, les arts et les sciences. Il faut cependant remarquer aussi le fait que déjà, au XIV<sup>e</sup> siècle, les couvents en Serbie étaient également les centres de l'économie nationale et, par conséquent, non seulement les pépinières de la morale et de la civilisation, mais aussi de la culture matérielle, de l'agriculture et de l'économie.

Il y eut aussi d'autres institutions introduites seulement avec le temps dans l'Etat des Némagnides. Ainsi, par exemple, au temps du règne de Stefan Némagna et de la fondation de son Etat dans le pays serbe, aucune mine n'était en exploitation. Dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, on commença à exploiter les mines et au XV<sup>e</sup> siècle, le lendemain de la chute de l'Empire serbe, les revenus des mines pour l'Etat comptaient plusieurs centaines de milliers d'écus.

En relation avec l'exploitation des mines, il y avait aussi la question de l'argent serbe. Au XII<sup>e</sup> siècle et dans la moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, l'Etat serbe ne battait pas monnaie et, en Serbie, il n'y avait en circulation

que les monnaies vénitiennes, byzantines, hongroises, etc. Depuis le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle, l'Etat serbe commença à battre monnaie et à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et au XV<sup>e</sup>, presque chacun des seigneurs féodaux et des seigneurs demi-indépendants battirent leurs monnaies. Au commencement du XIV<sup>e</sup> siècle, la monnaie serbe circulait en grande quantité dans les villes de la Lombardie, à tel point qu'il valait la peine, pour les spéculateurs de ces pays, de contrefaire la monnaie serbe en la forgeant plus légère, c'est-à-dire d'un poids moindre, afin de trouver de cette façon un plus grand profit. Le Conseil municipal, dans les villes de Lombardie, était obligé de prendre des mesures rigoureuses pour empêcher la diffusion de la fausse monnaie serbe. Il est assez vraisemblable que l'Etat serbe était mêlé à cette affaire et on peut supposer que la fabrication de la fausse monnaie était un point du programme financier des ministres des Finances de ce temps. Il y a des données historiques qui montrent que la République de Venise prit des mesures répressives à cause du poids insuffisant de la monnaie serbe. Que la question de la monnaie serbe présentât un grand intérêt en ce temps, on peut le constater par le fait que Dante, dans sa *Comédie*, mentionne dans l'enfer le roi serbe Milutin qui y vint à cause de la fabrication de la fausse monnaie.

Combien dans l'Etat des Némagnides, pendant les deux cents ans de son existence, la prospérité matérielle progressa, on peut le constater par ce fait entre autre que les offrandes de la petite noblesse aux monastères vers le XIV<sup>e</sup> siècle consistaient en gens, en terres, et autres présents qui sont, en général, beaucoup plus riches que les offrandes qu'a faites Stefan Némagna à son plus important et plus grand monastère.

Le progrès de la prospérité matérielle de l'Etat serbe des Némagnides peut être constaté aussi bien dans le progrès du commerce serbe et dans l'augmentation des articles d'exportation et d'importation. A cet égard, nous possédons un document très caractéristique dans une lettre écrite par la République de Raguse au despote Stefan Lazarević au commencement du XV<sup>e</sup> siècle, en protestant contre l'interdiction de l'exportation de quelques articles nouveaux de la Serbie; les Ragusains voulaient exporter eux-mêmes des articles nouveaux, citant qu'ils exportaient vraiment plus d'articles qu'autrefois et disant que la République importait aussi plus de marchandises différentes que jadis.

Le progrès de la culture matérielle est rendu évident aussi par cet exemple : au commencement de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, un envoyé byzantin arriva à la Cour serbe; il fut très surpris de trouver la reine serbe (c'était une Française) Hélène, femme du roi Uroš, travaillant avec ses filles et belles-filles en se servant d'une quenouille. Après quelques dizaines d'années, un autre envoyé byzantin fut servi à la Cour serbe, qu'il rencontra en voyage aux environs de Bitolje (Monastir), de poissons du Danube sur des assiettes d'or.



Au commencement, il n'y avait pas d'indigènes faisant le commerce et entreprenant des affaires différentes. Au premier siècle, les architectes, les entrepreneurs, les sculpteurs et les peintres qui travaillèrent dans les couvents et les églises serbes étaient amenés de l'étranger. Dans la biographie de saint Sava, on raconte qu'en revenant de son voyage en Terre sainte, il passa par Salonique ou Constantinople et qu'il eut des entretiens avec les peintres et les artisans impériaux, et comment il les emmena en Serbie.

Dans les pays serbes, aux <sup>xii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècles, les édifices étaient construits et peints seulement par les étrangers, d'après ce que nous savons. Mais avec le temps, il s'est produit à cet égard un grand changement. Au commencement du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, on peut trouver, dans les sources historiques, la notice que l'architecte serbe Daniel s'occupa de l'architecture et qu'il dessina le plan de quelques bâtiments ecclésiastiques. A la fin de ce même siècle, les savants pouvaient déjà constater un style spécial serbe dans l'architecture et il y avait déjà des architectes et des entrepreneurs serbes.

De la même façon, on sent de plus en plus l'entrée des éléments indigènes dans le commerce. Au commencement, tout le trafic en Serbie était entre les mains des étrangers; avec le temps, les Serbes commencèrent à y participer. Au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, ils sont déjà très habiles, ils entrent dans des entreprises diverses, ils prennent à bail les mines, ils font du commerce, ils versent leur argent dans les entreprises pour participer au profit, ils font des spéculations avec le change, etc.

Le progrès peut être constaté aussi dans l'organisation et l'administration de l'Etat et de l'Eglise. Au commencement, l'administration de l'Etat était tout à fait incomplète et primitive; avec le temps, elle s'augmenta et se perfectionna. Au commencement, il y avait très peu d'employés, les chancelleries n'existaient presque pas, tous les procédés étaient simples et primitifs; avec le temps, le cadre des employés se forma, il y eut une hiérarchie d'employés, et les fonctions se différencièrent.

Dans l'Eglise ce fut la même chose. Quand Nemagna fonda son Etat, il n'existait qu'un seul diocèse. En formant l'administration de l'église indépendante, saint Sava en érigea huit. Plus tard, ce nombre augmenta, les évêques devinrent métropolitains, etc.

La différence se produisit aussi en ce qui concerne les fonctionnaires dans l'Etat. Au commencement, ce sont les moines qui tiennent toutes les fonctions dans leurs mains; avec le temps, les laïques prennent part de plus en plus dans toutes les affaires d'Etat, ce qui fut le cas dans presque tous les ressorts.

L'art diplomatique a fait aussi un grand progrès; primitif, simple, sans principe au commencement, il se développa avec le temps comme une profession bien réglée. Dans la première moitié du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, le roi Ladislas fut obligé, dans un acte, de faire des reproches à un supérieur de monastère parce qu'il avait perdu, par négligence, le

privilege ou la Bulle de fondation du monastère. Après cent ans, la cour et les monastères n'étaient plus seuls à avoir leurs archives, mais les seigneurs avaient aussi leurs coffres dans lesquels ils gardaient leurs documents importants.

En général, on peut constater qu'au moins dans la même mesure que le progrès de la culture matérielle dans l'Etat des Némagnides, il y eut aussi le progrès de la culture et de la civilisation. Au commencement, la littérature serbe est dans les langes. Nous trouvons seulement dans l'Etat serbe du littoral Adriatique, en ce temps, les premiers germes de la littérature développée sous l'influence des disciples de Cyrille et de Méthode; mais c'est encore là la littérature « vieux slave », la littérature serbe proprement dite n'existait pas encore. Mais au <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, les copistes serbes commencèrent d'abord sans le vouloir, puis, en le voulant, entremêlèrent dans leurs copies les termes de leur propre langue ou au moins de leur prononciation. De cette manière se forma graduellement une rédaction serbe des livres ecclésiastiques vieux slave, et en peu de temps cette rédaction fit son entrée dans la vie pratique, dans la diplomatie, etc.; mais ce n'est pas encore la littérature, même pas dans le sens du moyen âge. Bientôt nous l'aurons.

Au commencement du <sup>xiii</sup><sup>e</sup> siècle, le fondateur de l'indépendance et de l'organisation de l'église serbe, saint Sava, écrit la biographie de son père et, par cela, il établit la base de la littérature serbe au moyen âge.

Depuis ce temps, la littérature serbe se développa et augmenta considérablement et au cours des deux siècles elle atteignit un degré assez élevé. Déjà Stefan Nemagna, le fondateur de l'Etat, n'avait pas moins de quatre biographes dont deux ses propres fils, saint Sava et le roi Stefan, surnommé le premier couronné. Trois d'entre eux étaient moines et un était laïque.

En ce temps, la littérature serbe se développe constamment dans toutes les directions, c'est-à-dire comme nombre de livres et comme productivité et aussi comme genres; elle fait également des progrès au point de vue de la qualité; ainsi qu'au temps où la Serbie se trouvait en état de défaillance politique, la littérature serbe était à l'apogée de sa production et de sa valeur. En ce temps-là, la littérature serbe dépassait les limites théologiques et religieuses, et contenait déjà des œuvres historiques, des œuvres de linguistique, des biographies de personnages qui n'étaient pas des saints, et même des productions de belles-lettres, par exemple *Le Chant d'amour*, écrit par le souverain serbe Stefan Lazarević au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle. La littérature serbe, en ce temps, n'est pas seulement cultivée dans les couvents, comme c'était le cas au commencement, mais aussi dans les cours et castels des seigneurs féodaux. Ces seigneurs avaient déjà leurs bibliothèques privées. Pendant qu'au commencement les souverains étaient illettrés ou seulement demi-lettrés, au <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, les enfants des seigneurs



féodaux avaient leurs gouverneurs étrangers, et les documents écrits en caractères cyrilliques, ils les signaient quelquefois à dessein avec des lettres latines comme pour s'en vanter.

Combien en Serbie en ce temps-là les sciences étaient estimées, on peut en juger par le trait suivant : quand, à propos du littoral serbe, surgit une querelle aiguë entre la Serbie et la République de Venise, le régent serbe, Stefan Lazarević, fit la proposition au Gouvernement de Venise de soumettre toute la question à l'arbitrage du Conseil de l'Université de Sienne en Italie.

Au x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, on trouve aussi les premières mentions de médecins en Serbie. On commence en ce moment à bâtir de grands forts modernes, et même on établit une petite académie de lettres. A la tête de ce mouvement littéraire et scientifique se trouvait un homme qui représentait le savant de l'Etat et qui n'était pas moine.

Que la vie en Serbie devint avec le temps plus agréable et plus commode, on peut le constater aussi par ce fait que les étrangers venaient toujours en nombre plus considérable en Serbie pour y établir leur domicile. Déjà, dans la seconde moitié du xiii<sup>e</sup> siècle, une Française noble, Marie, veuve de Gérard II de Chersy, sœur de la reine Hélène, s'établit en Serbie avec son fils qui y mourut.

Aux xiv<sup>e</sup> et xv<sup>e</sup> siècles, le nombre des personnages qui s'établirent ou demeurèrent longtemps en Serbie augmenta constamment. Il y en eut de Byzance, de la Hongrie, de Venise, de l'Italie, de la France, etc. Dans les cours des seigneurs serbes, au x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, les jongleurs et musiciens de l'Italie et de la France sont des hôtes ordinaires. Ils avaient été invités à l'occasion de différentes fêtes et restèrent là quelquefois assez longtemps.

Au xii<sup>e</sup> siècle, peu de temps après la fondation de l'Etat, la Serbie était considérée en Europe comme un pays sans civilisation, et les princes serbes comme des chefs de tribus demi-sauvages ; au x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, on considérait la Serbie comme un Etat qui n'avait pas encore atteint le degré de civilisation des Etats de l'Occident, mais qui se rapprochait d'eux à tous égards. Et les princes serbes qu'on considérait comme des chefs de tribus demi-sauvages, au x<sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, furent accueillis dans l'assemblée internationale des princes comme des membres à droits égaux.

Encore un fait qui démontre comment le peuple serbe était capable d'assimiler les institutions de la civilisation et toutes ses acquisitions nouvelles : au moment où les Turcs avaient déjà conquis presque tous les Etats balkaniques, anéanti la Bulgarie et pris Constantinople, quand la chute des quatre Etats serbes indépendants était la question du temps, en Europe, on inventait le moyen le meilleur et le plus puissant pour propager la civilisation, l'imprimerie. Les Etats serbes se trouvaient en lutte désespérée pour leur existence, sans espoir de pouvoir se maintenir, et quand même, le dernier Etat serbe à son dernier soupir réussit à faire un grand effort dans la direction de la morale et

de la civilisation : dans les derniers jours de son existence, il établit une imprimerie. Le fait est important et symbolique. Le dernier Etat serbe indépendant expire sous les coups écrasants d'un conquérant sauvage et la dernière institution de cet Etat n'est pas une usine d'armes et de munitions, son dernier effort n'est pas dirigé vers la préparation de moyens matériels pour la lutte avec l'ennemi, mais bien la préparation de l'arme de la morale et de la civilisation dans la lutte pour son existence. Ce fait est une documentation historique de ce chant national mentionné au commencement, d'après lequel le prince Lazare adhéra à l'Empire céleste.

En établissant à la fin de l'existence de son Etat une imprimerie, le peuple serbe entier adhéra à l'Empire céleste convaincu que par l'arme matérielle on peut conquérir seulement des victoires temporaires mais qu'une victoire réelle et durable peut être conquise seulement par la morale et la civilisation.

Stanoje STANOJEVIĆ.

## La dénationalisation en Serbie.

D'après le jour où l'armée serbe a été obligée de se retirer devant la ruée ennemie et d'abandonner le territoire national, la Serbie a dû subir la domination austro-bulgare, et ce régime d'oppression a été de beaucoup plus dur et plus cruel que n'importe où ailleurs. Isolée du reste du monde, la pauvre Serbie a été livrée à ses ennemis sans qu'il fût possible de surveiller et d'adoucir son régime, comme on l'a fait en Belgique et dans le nord-est de la France. En outre, tandis que les Allemands n'espéraient pas pouvoir maintenir leur conquête de la Belgique, les Autrichiens et les Bulgares étaient absolument décidés à garder pour toujours les territoires serbes occupés, et l'Allemagne elle-même avait besoin de conserver sous sa domination indirecte les territoires serbes, afin de pouvoir réaliser sa conception du Mitteleuropa germanique se prolongeant de Hambourg jusqu'à Bagdad. Les Autrichiens aussi bien que les Bulgares se sont donc mis à administrer les territoires serbes de façon à préparer l'annexion définitive. Après avoir délimité leurs zones d'occupation respectives (les Bulgares gardant pour eux près des deux tiers du territoire serbe), ils se sont appliqués avec méthode à transformer les provinces serbes subjuguées en provinces autrichiennes et bulgares. Dans ce travail préparatoire de l'annexion définitive, la dénationalisation devait prendre une place prépondérante.

Il s'agissait d'enlever toutes les traces du serbisme, de supprimer tout ce qui pouvait entretenir chez les malheureux Serbes le sentiment



de la patrie et la conscience nationale. Les Bulgares se sont attaqués aux monuments historiques, aux églises qui rappelaient aux Serbes leur passé glorieux, aux fondations pieuses des rois serbes du moyen âge que les Turcs eux-mêmes, cependant, avaient respectées à une époque moins civilisée que la nôtre. A l'aide de la hache et du marteau, les Bulgares ont démolé dans les églises toutes les inscriptions attestant que ces temples avaient été fondés par des rois serbes. Et après avoir supprimé ainsi les traces matérielles de l'histoire nationale, les Bulgares s'efforçaient d'enlever les traces morales en défendant toute célébration des fêtes nationales serbes, en interdisant même la fête scolaire du Saint-Sava — dénuée cependant de tout caractère politique. Au lieu de commémorer leur grand archevêque et civilisateur du XIII<sup>e</sup> siècle, les Serbes étaient obligés de participer à la célébration des saints bulgares et d'adopter les fêtes bulgares.

Quoique la tendance fût la même chez les Autrichiens et les Bulgares, les moyens dont ils se servaient différaient entre eux. La dénationalisation appliquée par les Bulgares était brutale et radicale, tandis que les Autrichiens montraient plus de souplesse et plus de douceur. Les autorités autrichiennes se contentaient d'adopter toute une série de mesures propres à inculquer à la population serbe une mentalité autrichienne et à la faire renoncer à toute idée d'indépendance. On avait interdit l'alphabet cyrillique, mais on permettait à tous d'écrire le serbe en alphabet latin. On confisquait les livres serbes ayant une tendance panserbe ou simplement patriotique, les publications traitant de l'histoire, de l'ethnographie et des aspirations serbes (1), mais on tolérait tous les autres livres et on ne les détruisait pas. On supprimait les écoles existantes et on internait les professeurs et instituteurs serbes qui étaient demeurés dans le pays, mais dans les nouvelles écoles qu'on instituait à leur place, l'enseignement se faisait encore en serbe. On se contentait seulement d'adapter cet enseignement aux programmes des écoles hongroises et on obligeait tous les élèves à apprendre l'allemand et le magyar. On ne contestait pas aux élèves leur nationalité serbe mais on leur disait qu'ils étaient devenus sujets autrichiens et que l'empereur Charles était leur nouveau souverain. Dans certains établissements, on imposait même aux élèves une tenue qui ressemblait à s'y méprendre à la tenue des militaires autrichiens, comme si ce costume allait leur donner une âme autrichienne.

Inutile d'ajouter que toutes ces mesures, contraires à la liberté,

(1) On exagérait souvent avec ces confiscations de livres. On a mis, par exemple, à l'index les œuvres des poètes Branko Radičević et Jovan Jovanović Zmaj, œuvres les plus populaires de toute la littérature serbe et qui avaient été librement répandues jusqu'alors parmi les Serbes d'Autriche-Hongrie eux-mêmes. La seule raison pour confisquer ces œuvres était que Branko et Zmaj sont deux des meilleurs poètes, ayant écrit dans la langue serbe la plus pure, et on désirait priver le peuple serbe des lectures qui, tout en étant récréatives, relevaient son âme et la fortifiaient dans la conscience de sa nationalité.

l'étaient aussi au droit international, parce qu'elles excédaient les pouvoirs que l'occupation d'un territoire ennemi peut accorder à l'occupant. Le principe régissant toute occupation de guerre est que l'occupant ne peut faire que ce qui est absolument nécessaire pour le rétablissement et le maintien de l'ordre public et pour la sécurité de l'armée d'occupation. Aucune nécessité militaire ne peut expliquer ni excuser l'interdiction de l'alphabet cyrillique ni les modifications dans l'organisation et les programmes scolaires. Les mesures de dénationalisation étaient tout simplement un abus de la force. Mais toutes ces mesures qui tendaient évidemment à assimiler les populations serbes à celles d'Autriche-Hongrie et à préparer leur sujétion future à la monarchie des Habsbourg, étaient faites avec un certain tact, et malgré leurs tendances antisербes, elles semblaient modérées.

Rien de pareil chez les Bulgares, et les procédés employés par eux-ci détiennent le record de la brutalité. Il a été déjà question plus haut de la manière dont ils ont traité les souvenirs et les monuments historiques. Ils ont été tout aussi implacables pour les livres, les écoles, tout ce qui manifestait extérieurement la nationalité serbe. Ils ne se sont pas contentés, comme les Autrichiens, de confisquer certaines catégories d'ouvrages, mais ils ont voulu rassembler et détruire tout ce qui avait été imprimé en serbe. On perquisitionnait dans toutes les maisons des villes et des villages, on en enlevait tous les livres ou imprimés serbes, et après avoir amassé des quantités imposantes de volumes et de papiers on y mettait le feu. La première fureur contre les Serbes une fois apaisée, on s'est rappelé que le papier de ces imprimés pouvait être quand même utile à quelque chose, et un jour on lisait dans l'*Outro* et dans d'autres journaux de Sofia que le ministre du Commerce bulgare avait ordonné de remettre les livres et manuscrits saisis à l'Imprimerie nationale de Sofia pour servir de matières brutes à la fabrication du papier. Dans cet arrêt ministériel, les plus hautes autorités de Sofia avouaient ouvertement la destruction des livres et imprimés, et loin de la désapprouver, elles s'efforçaient au contraire d'y introduire plus d'esprit pratique...

On ne pouvait pas interdire à la population serbe de parler sa langue, mais on pouvait lui défendre de l'écrire et c'est ce qu'on a fait. Les postes bulgares ne recevaient pas de correspondance écrite en serbe, les autorités n'acceptaient aucun écrit fait en serbe. Les Serbes devaient changer la terminaison de leurs noms qui est d'habitude en *itch*, en *off*. Aucune inscription en serbe n'était tolérée, tout devait être indiqué et écrit en bulgare.

Aucune école serbe n'était autorisée, et les enfants serbes devaient faire leurs études en bulgare, avec des instituteurs bulgares qui se substituaient aux instituteurs serbes tués ou internés. Le ministre de l'Instruction publique bulgare, Pechef, après avoir pris toutes ces mesures de dénationalisation, était allé faire une tournée d'inspection



dans le département de Nich. Voici comment l'*Outro* du 30 mai 1916 raconte la visite du ministre Pechef à Alexinats :

« Nous partîmes pour Alexinac en automobiles. Les ministres Pechef et Dr Dintchef étaient accompagnés par le Directeur de l'enseignement secondaire Siniguerski, par le préfet de Nich, Balaktchief et par le maire Chkerbatof.

« Nous visitâmes les écoles. Elles étaient installées en deux bâtiments contenant chacun trois à quatre pièces. Le corps enseignant est composé de deux ou trois institutrices arrivées de Bulgarie et de quelques instituteurs renvoyés du front. Nous entrâmes dans les classes. Le ministre Pechef lui-même questionna les enfants. Ils lisaient à perfection. Ensuite les enfants chantèrent en chœur les chants nationaux bulgares tels que *Šumi Marica*, *Hadji Dimiter*, *Tsar Simeon* et autres... »

Le ministre bulgare semblait très satisfait des résultats obtenus et la presse de Sofia se réjouissait à la pensée que ces populations, qui d'après elle étaient d'origine bulgare et que les Serbes avaient serbisées de force, allaient redevenir ce qu'elles avaient été avant d'avoir été « soumises au joug serbe ». En réalité, cette population était si peu bulgare qu'elle ne manifestait aucun empressement pour envoyer les enfants dans les écoles bulgares. Dans les deux grandes villes de Nich et de Skoplje, on hésitait à ouvrir des classes de lycée, et on avouait la crainte que le nombre d'élèves ne fût insuffisant. Les lycées serbes cependant, dans ces mêmes villes et avant l'invasion bulgare, regorgeaient d'élèves. La population se révoltait contre les mesures de dénationalisation et avec un courage et un stoïcisme admirable, elle opposait une résistance passive à tout ce qui tendait à amoindrir son sentiment national et ses traditions serbes.

La résistance de la population a été superbe, et elle s'est dressée non seulement contre les essais de dénationalisation mais contre toutes les autres mesures d'oppression et d'arbitraire. Conscients de leurs droits, fiers de leur nationalité et confiants dans l'avenir malgré toute la misère du présent, les habitants de la Serbie envahie ont fait preuve, dans des cas innombrables, d'une volonté tenace et d'un héroïsme digne de celui manifesté par leurs frères dans les tranchées. On ne saurait trop glorifier les actes de courage civique, souvent restés inconnus, et manquant de l'éclat propre aux actions militaires, et qui cependant égalent parfois les faits d'armes les plus brillants. Et que de martyrs, que de souffrances et de tortures endurés uniquement pour n'avoir pas voulu se plier aux exigences arbitraires de l'occupant.

Grâce à cette résistance générale de la population, on peut dire que les occupants ont manqué leur but. Mais si la dénationalisation projetée par eux, poursuivie par les Bulgares d'une façon si implacable, n'a été qu'un vain essai, se terminant par un échec, elle a servi à prouver à quel degré de sauvagerie et d'immoralité peut

s'abaisser un Etat comme la Bulgarie, en plein xx<sup>e</sup> siècle. Avoir voulu bulgariser par force tout un peuple en massacrant toutes les personnes influentes, en imposant aux autres la langue et la culture bulgare, et dans l'unique but de pouvoir étendre les limites ethniques des Bulgares et de créer artificiellement un certain fondement aux aspirations mégalomanes des hommes politiques de Sofia — c'est non seulement un manque aux principes fondamentaux de la civilisation moderne mais c'est surtout le plus odieux des crimes, l'assassinat de l'âme et de la conscience d'un peuple, la violation de ses sentiments les plus sacrés. Et ce crime couronne tous les autres dont le casier judiciaire du peuple bulgare se trouve déjà suffisamment chargé!

Mileta NOVAKOVIĆ.

—\*—

## La destinée de la littérature serbe.

La littérature serbe eut, comme le peuple serbe, à subir une lutte pénible. Née à la fin du xii<sup>e</sup> siècle, dans des circonstances défavorables et dans un milieu étroit, elle eut un développement rapide, et on la vit bientôt, suivant la meilleure voie, prendre modèle sur la littérature byzantine. Dans l'Etat organisé, puissant et riche des Némagnides, la littérature compta des biographes, des traducteurs des littératures étrangères, des copistes patents des manuscrits anciens et fut relativement riche et diversifiée.

Dans la tranquillité des couvents, comme ceux de Hilendar, Studenica, Žica, Manasija, Mileševo, Tronoša et des autres vieux monastères serbes, les écrivains écrivaient lentement et péniblement, mais inlassablement, les biographies de leurs rois et de leurs archevêques : ils notaient tout ce qui méritait d'être conservé pour la postérité, et ils traduisaient en serbe tous les ouvrages littéraires et scientifiques du moyen âge.

Au xiv<sup>e</sup> siècle, les Turcs apparurent dans les Balkans et, après de longs combats, l'Etat serbe perdit sa liberté. Sous le joug turc, subissant le sort du peuple entier, la littérature eut à vivre des jours difficiles. Mais de même que le peuple serbe ne succomba pas dans cette longue et terrible lutte, la littérature serbe survécut. Au moment où l'on pouvait s'imaginer que tout avait disparu, que l'esclavage général avait tout anéanti, et que l'obscurité de l'ignorance avait effacé les derniers restes de vie spirituelle, dans les monastères cachés, lointains, pauvres, à demi ruinés, la plume d'un moine grinçait sur le parchemin grossier. Il fallait conserver l'histoire ancienne, les traditions, l'esprit, la religion et les mœurs de la nation. Ce furent les jours les plus difficiles et les plus douloureux de l'histoire serbe. C'est avec raison qu'un vieux moine écrivait alors (1690) douloureusement :

« Hélas! hélas! ô douleur! L'épouvante et la misère régnaient en ce temps-là : les femmes étaient séparées des maris; les filles des mères, les fils des pères; les jeunes étaient emmenés en esclavage; on décapitait et on égorgeait les vieillards. Alors, les hommes appelaient de leurs vœux la



mort, car ils étaient réduits au désespoir par les Turcs maudits et les Tatars. Hélas! quelle profonde tristesse!

Et cependant le fort peuple serbe survécut à tout. Pendant cet esclavage on négligea la littérature écrite, mais dans les chansons nationales le peuple chantait ses héros et la gloire de son passé, pendant que se transmettaient nombre de contes, de fables et d'histoires tirés de la mythologie.

Au XVIII<sup>e</sup> siècle, après l'échec d'un mouvement malheureux qui avait débuté par un grand espoir de délivrance, une grande partie du peuple serbe fut forcée de s'expatrier. Mais arrivée en Autriche-Hongrie, cette partie de la population eut une vie aussi difficile, car elle n'avait fait que changer de maître. Dans sa lutte quotidienne pour chaque chose, le peuple parvint à obtenir une vie plus facile, et profitant des circonstances plus favorables, il put commencer à cultiver la littérature qu'il avait apportée avec lui. La littérature vivait, mais transplantée dans un milieu nouveau, elle se trouva un peu modifiée. A la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle se trouvait complètement renouvelée et alors commença pour elle une nouvelle époque.

Tout le XVIII<sup>e</sup> siècle et la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle furent des époques troublées, peu propices au développement de la littérature; néanmoins, la littérature vivait, se développait et parvenait à se hisser au niveau des littératures des peuples plus grands, plus civilisés et beaucoup plus heureux.

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au commencement du XX<sup>e</sup> siècle, la littérature serbe est dans la pleine force de sa vie. La Serbie indépendante devient alors le centre de la civilisation et de la littérature, non pas seulement des Serbes, mais des Yougoslaves. Subissant l'influence nouvelle et puissante de la littérature française moderne, la littérature serbe prend son essor et produit alors un très grand nombre d'œuvres estimables.

La poésie serbe moderne avec Jovan Dučić, Milan Rakić et Aleksa Šantić, présente beaucoup de poésies sincères, empreintes d'une inspiration vraie et d'un sentiment profond de la vie intérieure et sensible, écrites dans une forme presque parfaite. Dans des nouvelles et dans des romans, les écrivains représentent la vie réelle et contemporaine; devant la vérité, ils ne ferment pas les yeux, ils nous donnent de grands et bons tableaux des différents milieux, nous peignent des types caractéristiques et intéressants, résolvent les problèmes difficiles de l'âme humaine, posent des questions sociales, font intervenir la nature dans leurs œuvres, où elle sert comme un beau décor et comme une chose étroitement liée aux hommes et à leur vie. De cette façon, les nouvelles et les romans deviennent un genre littéraire très cultivé et qui constitue la meilleure partie de la littérature serbe. Alors que l'art dramatique était toujours en retard et cherchait encore sa voie et que les dramaturges manquaient, la critique littéraire s'élevait plus haut et créait un genre moderne et indépendant qui ne tarda pas à exercer sur la littérature entière une grande et bienfaisante influence.

Comme jadis, des guerres survinrent au moment où la littérature atteignait son plus vif développement : ce furent tout d'abord les guerres balkaniques, puis la guerre européenne. Les premières furent heureuses et la littérature leur survit facilement. Bien qu'elles ne donnèrent ni de grands écrivains, ni de grandes œuvres, elles imprimèrent un certain élan; nous eûmes alors une petite littérature de guerre. Mais dangereuse pour la

vie générale du peuple et pour la civilisation nationale, la guerre européenne exerça de même une influence presque pernicieuse sur la littérature serbe. Au moment des combats désespérés, quand tout le monde donnait pour son pays et la liberté nationale son dernier effort, il était naturel que la vie littéraire sommeillât.

Quelques écrivains plus jeunes, productifs et ayant déjà un certain renom, moururent pendant la guerre : Milutin Uskoković, Velimir Rajić, Uroš Petrović, Nestor Žučni, Nikola Antula, N. Petković-Dis, Milutin Bojić, et d'autres moins connus, ne purent pas donner tout ce qu'ils promettaient; ils moururent en pleine force créatrice alors qu'ils n'avaient encore pas dit leur dernier mot.

Enfin, lorsque, devant la force supérieure des ennemis, se produisit l'écroulement national et commença la retraite, la Serbie perdit sa liberté dans les Balkans : une partie de son peuple resta sous le joug ennemi, l'autre dut prendre le chemin de l'exil. Il semblait au début que tout était perdu, que tout avait succombé et qu'une vie nouvelle ne pourrait survenir. Les peines avaient été trop grandes et la route trop longue, la force nationale était tarie et ce qui restait de l'armée et du peuple était dans le coma. Cependant l'éternel martyr, le grand peuple serbe, pauvre et robuste, reprit des forces, se releva, revécut et avec la force physique revint la force spirituelle. Il recommence maintenant à créer avec rien, tout doit recommencer du début, mais tout se développe très vite.

A Corfou, on édite le journal *Srpske Novine*, qui, tout en restant un journal officiel, consacre une grande partie à la littérature dans ses feuillets. En France, paraît la revue *La Patrie Serbe* qui se dresse comme un phare littéraire, groupant, autour d'elle, nos meilleurs écrivains.

A Salonique, paraissent quelques journaux, à Bizerte un, en France, en Suisse, en Angleterre plusieurs. A part les journaux imprimés en langue serbe, il y a aussi des journaux serbes publiés en langue étrangère, beaucoup de livres sur la Serbie imprimés en serbe, en français, en anglais, en italien; des articles des écrivains serbes et dans les journaux alliés des traductions de serbe ne sont pas rares. Grâce à ce travail, nos alliés ont appris à connaître le peuple serbe, son âme, son histoire, son pays, ses aspirations, sa littérature et ses sciences.

Dans les groupes plus nombreux des élèves serbes résidant en France dès le commencement de leur vie en exil, apparurent de petites revues manuscrites. Ce sont là des choses sans grande importance, mais qui méritent d'être mentionnées comme des exercices littéraires d'une nouvelle génération. Plus tard, quand les cours du baccalauréat commencèrent à Jausiers, à Voreppe, à Mandtauplin, à Viriville, à Nice, où furent réunis les élèves des dernières classes, il y eut une petite « littérature manuscrite ». A Nice, où l'on compte maintenant environ cinq cents élèves, il existe une Société littéraire, composée de lycéens qui travaillent sérieusement.

On travaille également un peu partout, et on travaille même beaucoup si l'on considère les circonstances dans lesquelles nous nous trouvons et les moyens dont nous disposons. Ces jours de notre vie d'exil pendant la grande guerre européenne, bien que constituant un arrêt dans le développement de la littérature serbe, ne signifient pas pour cela une période stérile. Tous les écrivains âgés et connus ont donné et donnent quelque chose et les jeunes arrivent de tous côtés. Autant ces jours marquent une



date importante pour tout ce qui existait auparavant, autant ils marqueront une date peut-être encore plus importante pour tout ce qui viendra après eux.

Une période de l'histoire serbe finit avec une terrible catastrophe, mais après elle on commencera une époque nouvelle et meilleure de la Grande Serbie, quand les jeunes viendront pour reprendre et continuer l'œuvre des anciens. Les peines et les misères ont créé une forte et jeune génération, elles l'ont marquée d'une grande douleur et d'une profonde expérience, elles lui ont inculqué dans l'esprit une force irrésistible et persistante. Cette jeune génération qui aura vécu en France et qui aura subi l'influence d'une civilisation haute et vraiment artistique, sera capable de développer, dans sa patrie et dans son peuple, la civilisation de toute la nation. En même temps, elle saura élever et développer plus tard la littérature serbe.

Nous sommes certains que les jeunes écrivains seront capables d'immortaliser les plus glorieux jours de l'histoire de leur peuple, de célébrer par des chants le Golgotha serbe, de saluer joyeusement et sincèrement l'aurore de la nouvelle vie et de la renaissance en Serbie.

Uroš DŽONIĆ.

## A la Jeunesse française.

La Société des étudiants serbo-croate-slovène, « Vila », nous a récemment envoyé son *Appel aux Universités neutres du monde entier* (1), accompagné de la lettre suivante adressée par un de ses membres à la Jeunesse française :

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Bien que toujours vive, notre douleur pour la Patrie perdue, — ne fût-ce que pour un moment, — trouve un baume adoucissant dans l'espoir en l'avenir, espoir émanant d'une franche reconnaissance par les Puissances dont nous partagerons le sort, de la volonté réfléchie de la Serbie à subir ce que nous avons subi, à donner ce que nous avons donné pour la bonne et juste cause qui est la nôtre, qui est celle de nos Alliés.

Mais cet espoir dans l'avenir ne peut étouffer les cris d'horreur et de gémissement qui, du pays imprégné de la totalité de l'ardeur de notre amour, nous parviennent à travers le grondement du canon, et nous déchire le cœur et l'âme, déjà si meurtris, si saignants. Cet espoir qui nous soutient, beau, telle la vision d'un idéal réalisé, et le spectacle grandiose de la puissance matérielle et morale de ceux dont nous aurons à partager le sort, nous parlent de cet avenir souriant, paisible, juste, dont l'humanité a grand besoin.

Mais ils ne nous parlent que de l'avenir !

Et le présent ?

Le présent où un pays florissant est rendu, systématiquement, un ossuaire, triste, infini ; le présent où un peuple entier, actif, loyal, ne cherchant que ce qui est juste, est condamné à mourir, misérablement ; le présent nous fait assister à des faits qui se passent en Serbie et qui sont si terrifiants, si déchirants, qu'il n'y a que nous, Serbes, hélas ! proscrits par

(1) Voir p. 45.

les bandits, qui pouvons en comprendre la réelle portée et en souffrons d'autant plus, car nous souffrons de la souffrance des nôtres qui languissent sous ce joug rouge et humiliant, et dont le nombre diminue de jour en jour...

La Paix, qui sera une paix de Droit et de Justice et qui, par conséquent, rendra aux peuples la liberté et l'indépendance, nous rendra, d'après le sublime principe proclamé par la grande démocratie d'Europe et d'Amérique, dans la lutte pour conquérir le bien-être de l'Humanité, — nous rendra, à nous aussi, notre Patrie, sacrifiée à l'autel de la justice, qui, enfin, embrasera dans ses frontières naturelles tous ses enfants aux trois noms. N'est-ce pas la Serbie qui, depuis de nombreux siècles, combat pour la réalisation de ce principe pour lequel la lutte suprême, la seule de ces dimensions, fait rage ? Pour ce principe, la Serbie a vécu plus de quatre siècles d'un esclavage du poids duquel l'Occident ne peut pas se faire une idée ; pour ce principe, la Serbie luit pendant les cent dernières années ; pour lui, enfin, bien que lasse, trop loyale pour ne pas avoir l'honneur d'avoir lutté jusqu'au bout, pour ce principe, pour l'humanité, mais trop faible dans cette lutte de géants, la Serbie succomba encore sous le poids des puissances réfractaires...

En aucun moment, nous n'avons douté de la victoire : dans les Alpes albanaises même où, pour tous compagnons, nous n'avions que la misère et la mort, l'âme de notre peuple tressaillait et se révoltait à l'idée que cela puisse être la fin...

Aujourd'hui, où la volonté de l'Entente est plus inébranlable que jamais de doter l'humanité d'une victoire d'où naîtra l'idéal de l'homme : la paix et la justice ; aujourd'hui, malgré certains revers, fatals à toute opération de cette envergure, et justement à cause de ces revers, où le programme de l'Entente se traduit par ces mots : « Je veux être vainqueur ! » ; aujourd'hui où l'horizon est ensoleillé, sinon, déjà, de la victoire, du moins, de la certitude en la victoire suprême, en cette victoire-là qui, contrairement aux idées des puissances centrales, ne veut pas dire l'écrasement des peuples ennemis, mais qui signifie : la justice suprême, la liberté des peuples ; aujourd'hui, dans la victoire qui apparaît, nous trouvons un soulagement moral pour tout ce que nous fîmes pour le droit et la liberté des nations.

Mais aujourd'hui où nous nous réjouissons, enfin et avec raison, de ce proche avenir qui nous charma à travers des siècles, si orageux toujours pour nous, aujourd'hui où nous croyons presque toucher au bout, aujourd'hui nous disparaissions... Oui, le mot est tragique, mais cette tragédie trouve son expression dans le fait, dans la vérité la plus brutale : nous disparaissions !... Nos ennemis, les ennemis de nos amis s'en chargent depuis deux ans et de la manière qui ne permet point de doute dans la réussite de leur plan : à faire disparaître, dans les mesures du possible, la population serbe, pourtant si consciente de son droit d'exister.

Nos camarades français, malgré leur sensible et généreuse âme française, peuvent-ils sentir et entrevoir les conséquences fatales qu'aura le régime qui ensanglante aujourd'hui la Serbie, sur l'avenir de la race serbe, si féconde en sentiments généreux, démocratiques et libéraux ?

A eux, à nos camarades français qui doivent nous comprendre, car la France a, elle aussi, trop saignée dans cette guerre, je pose cette question :

Que ferons-nous demain dans cette maison des morts, lugubre, que sera la Serbie, où chaque pas va profaner un tombeau ; où la seule lumière resplendira des ossements humains ; où pour tout signe de vie il n'y aura que la lamentation des ombres qui, pourtant, étaient des êtres vivants, qui espéraient, qui périssaient, mais qui croyaient ?...

Que ferons-nous, demain, dans cette Serbie dévastée et dépeuplée où il n'y aura que des fantômes, incapables de faire renaître la race avec ces



mêmes qualités-là qui firent honneur à son nom et qu'elle déposa au même autel que ses Alliés?

Que ferons-nous, demain, si, aujourd'hui, les pères de nos camarades, les compétents en France, avec les compétents de nos autres Alliés, ne proclament pas, par un acte solennel, responsable personnellement et matériellement les dirigeants des criminels en Serbie, ce qui serait le seul moyen d'arrêter l'œuvre destructive préméditée de nos ennemis communs : ce serait, tout au moins, une dette envers ceux qui y souffrent sans fléchir ; ce serait aussi, et surtout, un moyen à donner, pour l'avenir, à leurs fils, à nos camarades d'aujourd'hui, un allié sur tout généreux champ d'action, ou plus encore, un peuple-frère, dont la fidélité n'est plus à démontrer!

Si cela ne se fait pas, si l'attention des dirigeants de nos ennemis n'est pas attirée par un acte pareil — et c'est un moyen! — et que l'ennemi devant tout le reste de l'Europe et l'Amérique continue l'extermination de notre peuple — je demande encore : qu'allons-nous répondre à ceux de nos pères, moribonds, que nous aurons trouvés encore en vie, qui, dans l'année fatale 1915, nous disant le dernier adieu, nous chuchotaient, dans cette catastrophe majestueuse :

« La France, la légendaire, ne nous laissera pas périr! »

Qu'allons-nous leur répondre : qu'il s'agissait de l'impuissance ou d'un désintéressement?

Genève.

R. MITROVIĆ.

## L'Aube entr'ouvre ses yeux...

L'Aube entr'ouvre ses yeux, d'où les songes défilent,  
Et réveille le Jour, gité dans son giron :  
« Debout, chéri, la nuit a fui vers l'horizon! »  
Et le Jour obéit en se levant docile.

L'Orient tout en sang brûle de mille feux.  
Dans la chambre, il fait noir. La veilleuse distille  
Ses ultimes rayons, si doux et si soyeux,  
Car personne n'est là pour y verser de l'huile...

Veilleuse de mon cœur, nos sorts sont bien pareils :  
Autant tu cherches l'huile aux heures du sommeil.  
Autant mon propre sein est altéré de vie!

Mon souffle à chaque instant, la nuit comme le jour,  
Crépète et siffle en vain, torturé d'insomnie  
Sans qu'on puisse l'entendre ou lui porter secours...

V. RAJIĆ (1).

(Traduit du serbe par G. de Krivochapline.)

(1) Voir, sur V. Rajić, l'article de notre éminent collaborateur, M. J. Prodanović, *La Patrie Serbe*, n° 3, p. 127, 1917.

## Au jour de ses noces.

Mes beaux rêves sont morts, dissipés en fumée,  
Car la couronne a ceint ta tête tant aimée,  
Devant l'autel se tient un autre à ton côté.  
Que mon amour ardent ne te soit imputé!

En te félicitant, mon cœur te dit : « Merci! »...  
Or, sais-tu bien, hélas, que dans ce moment-ci  
L'édifice en granit de mes idéals tendres  
Tombe en ruines, s'écroule et se réduit en cendres?

Mais non! Je ne vois pas que cela jette une ombre,  
Tes traits sont rayonnants, alors que je suis sombre,  
Te voilà donc épouse... oui, tout est consommé!  
Que mon amour ardent ne te soit imputé!

Je ne maudirai point, pas plus lui que toi-même,  
Ni le sort qui me fit te rencontrer un jour,  
Je ne lancerai point contre moi l'anathème,  
Car ce serait maudire aussi mon propre amour.

D'ailleurs, pourquoi maudire! A quoi bon les injures?  
A son bonheur chacun rêve à perpétuité,  
Le trépas seul guérit douleurs, chagrins, blessures.  
Que mon amour ardent ne te soit imputé!

En paix vas avec Dieu! J'ajoute enfin : « Seigneur,  
Fais qu'un soleil de joie en elle toujours luise. »  
Puisses-tu réussir dans ta moindre entreprise,  
Car, te savoir heureuse est pour moi le bonheur!

Et j'irai tous les jours prier l'Etre Suprême  
Dès qu'à l'église ici la cloche aura tinté...  
J'ignorais hier encor jusqu'à quel point je t'aime.  
Que mon amour ardent ne te soit imputé!

« Seigneur, écoute bien ce vœu de ma pauvre âme :  
Que tout ce qu'elle doit souffrir en tant que femme  
Passe sans l'effleurer pour venir retomber  
Sur le lot des douleurs qui doivent m'incomber!

« Veuille exaucer, Seigneur, cette simple prière,  
Pour que mon cœur ainsi ne soit plus tourmenté  
Et qu'il murmure encore à son heure dernière :  
Que mon amour ardent ne te soit imputé! »



Lorsqu'enfin il faudra qu'à mon tour je succombe  
Et qu'en terre déjà mon corps sera gîté,  
Tu m'entendras crier du fin fond de ma tombe :  
« Que mon amour ardent ne te soit imputé ! »

V. RAJIC.

(Traduit du serbe par G. de Krivochapline.)

## Un vœu.

Quand je mourrai — la mort déjà me frôle —  
Un souffle, et puis, sur ma vie d'enfer,  
A tout jamais elle aura clos la geôle  
Pour desceller de mon âme les fers  
Qui, l'enchainant depuis son origine,  
L'avaient rendue esclave à tout jamais.  
Ne joignez pas mes mains sur la poitrine :  
De mon vivant les menottes les liaient.

Ne me portez pas à l'église, mère,  
Car, chaque fois que là j'implorai Dieu,  
Il resta sourd toujours à ma prière  
De m'enlever à mon sort odieux.  
Creusez ma fosse, et qu'elle soit profonde,  
En me portant tout droit à mon tombeau  
Pour que, moi mort, le soleil, de ses ondes,  
Ne puisse pas me chauffer de là-haut :  
Hiver glacé fut ma vie en ce monde  
Que l'humus donc ne me tienne pas chaud !

Et, sur moi, point de croix au cimetière  
Puisque, vivant, je fus crucifié;  
Accumulez plutôt un tas de pierres,  
Qu'il monte haut vers le ciel de pitié!  
Puis quand viendra l'heure qui nous incombe  
Du Jugement, où renaîtront les morts,  
Que les tombeaux se raniment dès lors,  
Mais que les pierres, en pressant sur ma tombe,  
M'empêchent seul de me lever alors.

Ne semez pas de fleurs ma sépulture,  
De roses ou de basilic odorant,  
Mais plantez là de l'absinthe qui dure,  
L'absinthe amère et la ronce des champs.  
L'absinthe, étant l'emblème de ma vie,

Qu'importe au mort le basilic dès lors ?  
Puisque de ronces elle fut remplie,  
Que m'importe la rose après ma mort ?

Ne semez pas de fleurs ma sépulture,  
De roses ou de basilic odorant,  
Car la rose, quittant toute parure,  
Deviendrait ronce au plus proche printemps.  
Du basilic lors germerait l'absinthe,  
Qui tirerait des larmes de vos yeux,  
Et la ronce en vos cœurs mettrait ses pointes  
Si, par malheur, vous rejetiez mon vœu !

V. RAJIC.

(Traduit du serbe par G. de Krivochapline.)

## La pomme.

La route s'allongeait à l'infini, brûlante et nue. Une chaleur accablante tombait lourdement. Deux jours auparavant, les obus ennemis volaient au-dessus de cette route, menaçant de la mort.

Tout courbé, un vieillard de la dernière réserve, conduisait deux bœufs déjà fatigués, attelés à un lourd char couvert de poussière.

Dans ce char étaient couchés, sur un peu de paille, plusieurs soldats blessés.

— On entend encore le bruit des canons ! dit le plus jeune, Rajko, quand l'attelage s'arrêta un instant.

— Ce sont les nôtres qui les poursuivent... Que Dieu nous aide ! répondit le plus âgé, Milorad.

Au fond du char, un autre blessé se redressa, mais une vive douleur le fit s'affaïsser et gémir ; et soutenant de sa main valide son bras blessé que recouvrait un pansement, il s'appuya sur le dos de son voisin Milorad. Rajko regarda un instant ce bras mince ainsi que le bord ensanglanté de la manche, puis il dit à son compagnon :

— Qui sait d'où il est, quelle est sa religion ?... Il ne connaît pas un mot de serbe !...

— Dieu le sait !... répondit Milorad.

— J'ai voulu l'interroger, mais il a peur de quelque chose... il tremble toujours... il craint... C'est un étranger... et il est arrivé ici pour perdre la vie...

Se soutenant sur les mains pour ne pas endolorir sa blessure à la jambe, Rajko souleva la tête. Ses yeux limpides regardaient librement dans le lointain et leur chaleur juvénile animait son visage pâle.

Son regard tomba sur le lit des ruisseaux desséchés et nus, mais ne s'y arrêta pas, allant plus loin, par-dessus le champ jaune et brûlé,



vers les monts gris, différemment estampés, recouverts par des ombres ternes et des forêts noires. Et il eut le désir de voir une branche verte et commença inconsciemment à chanter :

« Oh ! chante le pin vert,  
Tu es heureux au milieu de la forêt ! »

En chantant ainsi, devant ses yeux, passèrent, comme en un rêve, les tableaux du village : les champs, les prairies et les montagnes. De ces images, l'une se détacha et se présenta à son esprit comme si elle existait réellement.

C'était par une chaude matinée, à la station du chemin de fer du village. Le train allait partir, il y avait du bruit, une bousculade, des



*Transport des blessés par nos paysannes.*

appels. Rajko voyait sa sœur accourir vers lui en se faufilant à travers la foule. Elle s'approchait et, sans mot dire, lui tendit une pomme en signe de séparation et d'heureux retour. Il prenait la pomme, la sentait et regardait sa sœur dont les yeux étaient pleins de larmes. Elle s'en retournait bientôt vers sa vieille mère. Et tandis que le train s'éloignait doucement, ses camarades et lui combattaient la tristesse par le chant. Puis encore une fois il cherchait du regard. Deux femmes, l'une contre l'autre, étaient debout, un peu à l'écart, immobiles comme des pierres, et le regardaient. Derrière elles s'étendait une vague de maïs déjà mûr. Comme dernier salut, il leur fit signe de la main. Il voyait sa mère, voulant, comme sa sœur, lui rendre son salut, mais son bras se leva à peine et tomba sans force le long de son vieux corps usé. Ses yeux brûlants seuls l'accompagnèrent jusqu'à ce que le train eut disparu.

... L'année dernière, il était revenu bien portant de la guerre turco-bulgare. Après tant d'efforts et tant de souffrances vaincues par la jeunesse, l'abondant automne le trouva dans le village, en sa maison. L'hiver venu, il était encore au foyer. Les longues nuits se passaient dans les veillées à raconter les faits héroïques parmi les amis et les femmes, tandis que les courtes journées de fêtes s'écoulaient, devant l'église, à danser les kolos dans lesquels les yeux ardents des jeunes filles transperçaient l'obscurité des jours mornes de l'hiver, réchauffant l'âme et donnant l'espoir... L'automne suivant, qu'il attendait avec passion et qui devait lui amener dans sa maison, où régnait l'abondance, une jeune femme, ne l'a plus trouvé au village. Il s'était hâté de courir au devoir militaire comme la première fois, sacrifiant sa vie ! C'est ainsi que cela doit être ! Le grand-père et le père ont été aussi dans les combats ! C'est un malheur ! A la guerre, on meurt. Mais le malheur arrive aussi par la grêle qui détruit les moissons, et pourtant qui peut l'arrêter ?

— On meurt une fois ! pensait-il tout en faisant le signe de la croix à la pointe du jour, tandis qu'il écoutait le bruit de la folie réveillée des canons. Il a vu les ennemis passant la limpide Drina. Il a vu les cadavres bleus dans les tourbillons de ses vagues bouillonnantes. Il a pensé qu'ils tomberaient tous avant d'envahir son pays, défendu par tant de vies. Mais l'ennemi, en rangs serrés, parvint à traverser le fleuve, et souilla de ses pas la terre libre ! Le temps affreux de la retraite arriva. Son régiment, en se retirant, défendit désespérément, pied à pied, le sol natal. Son cœur se brisait en laissant derrière lui de blancs et riches villages avec des enfants, des blés mûrs et des vergers remplis de pruniers surchargés de fruits. Dieu ! jusqu'à quand en sera-t-il ainsi ? Dans les deux dernières guerres, ils étaient habitués à vaincre en allant à l'assaut ! L'heure bénie et heureuse arriva pourtant !

Il est entré dans la lutte en extase, les narines dilatées, comme si l'odeur de la poudre l'excitait, avec des yeux agrandis et enflammés.

Il tomba blessé dans cette lutte victorieuse.

Se souvenant de cette heure, Rajko revit le buisson épais derrière lequel il tirait sur l'ennemi, et sentit alors sa douleur à la jambe. Le prisonnier, derrière lui, était toujours courbé et tenait son bras blessé sur le dos de Milorad. Et son regard s'arrêta de nouveau sur ce bras et sur le bord ensanglanté de la manche.

— Hé, toi ! l'appela-t-il, poussé par le désir d'entendre la voix de l'étranger.

Celui-ci se tourna vers lui avec effort. Son visage souffrant et pâle avait l'air d'être fané par la chaleur de ce jour d'été. Il regardait Rajko avec frayeur.

Puis, guidé sans doute par un souvenir, il chercha dans ses poches. Sans mot dire, il montra à Rajko une photographie salie. Celui-ci y jeta un coup d'œil.

— Milorad, dit-il à son compagnon, regarde ! Les deux soldats



contemplèrent le portrait. L'étranger, un peu rassuré par leur curiosité, se montra lui-même sur la photographie. Il était alors jeune et frais ; devant lui sa femme était assise, l'air content, tenant sur ses genoux deux enfants.

Milorad, en regardant ce portrait, pensa à ses petits, à l'heureux jour du retour de la première guerre, où, guéri de sa blessure, il était revenu chez lui. Ses enfants sautaient avec joie sur ses genoux ! C'était un grand jour, après le devoir d'honneur accompli, jour d'un nouveau mariage ! Milorad regarda longtemps cette photographie, et, en la regardant, il sentit qu'en son âme, endurcie par l'horreur de la guerre et la douleur aiguë de sa blessure, pénétrait une douce clarté pleine de tendresse qui le réchauffa comme les rayons du soleil réchauffent les froids souterrains obscurs...

— Sont-ce tes enfants ? demanda-t-il à l'étranger. Celui-ci, comme s'il avait compris, le regarda et se mit à pleurer...

... La chaleur du soleil pénétrait impitoyablement les corps des blessés et les brûlait. Rajko souleva la tête ; la route s'allongeait sans fin ! Il essuya avec la main sa bouche sèche, et, regardant les montagnes lointaines, il se mit de nouveau à chanter inconsciemment :

« Oh ! chante le pin vert,  
Tu es heureux au milieu de la forêt ! »

Le char, échauffé, grinçait. Le vieillard regardait devant lui la route poussiéreuse. L'attelage s'arrêta enfin sous un vieux pin isolé. Les blessés ouvrirent leurs yeux demi-clos et respirèrent. Le vieux descendit du char et détela les bœufs.

— Y a-t-il quelque part un peu d'eau ? interrogea Milorad.

— Non ! répondit le vieillard.

— Coupe alors quelques branches vertes, pria Rajko, nous nous sentirons mieux...

Le vieillard sortit un couteau de sa ceinture.

Rajko et Milorad prirent les branches avec une joie enfantine, les sentirent avidement et en ornèrent leur char. Cependant que tout autour d'eux, à perte de vue, les ombres courtes et les choses mortes restaient immobiles.

Le cri monotone des grillons parvenait du lointain, tandis qu'autour d'eux scintillait une multitude de couleurs différentes. Vers le sommet du vieux pin isolé, le zéphyr remuait les branches...

Les bœufs, dételés, se couchèrent dans la poussière. Leurs naseaux étaient couverts d'écume. Ils respiraient difficilement. Dans leurs prunelles fatiguées, comme dans celles des blessés, se reflétaient un désir ardent et une douleur, avec le morne ennui d'un sec et altérant jour d'été.

Du lointain, comme de sourds grondements avant un orage, un bruit de tonnerre parvint jusqu'à eux.

— Que Dieu nous soutienne ! Ce sont les nôtres qui poursuivent encore l'ennemi, dit Milorad.

L'étranger gémit, heureusement il toucha Rajko de sa main, puis mit son pouce sur sa bouche sèche et brûlée.

— Il n'y a pas d'eau ! dit Rajko.

Tout à coup il se souvint, cherchant dans sa musette bariolée, il en tira une pomme. En la sentant ardemment, il revit à cette heure le pommier dans le verger derrière sa maison, ainsi que sa sœur et ses larmes au moment de leur séparation. Il coupa le fruit et sans mot dire, en tendit la moitié à l'étranger par-dessus son épaule, pour qu'il désaltérât sa soif ardente.

(Trad. de D. V.)

Ivo ĆIRIKO.

## Lui.

Un jour Il se sentit grand comme peintre et comme poète, et s'adressa à la Vie, pour lui emprunter le pouvoir de peindre.

Et la Vie lui donna toute sa force. Son vœu à lui était unique : combiner en une seule douleur toutes les douleurs de son peuple torturé.

Dans la forêt, loin des êtres humains, appuyé contre le tronc séculaire d'un chêne, il restait debout sans un mouvement, sans respiration perceptible, la tête légèrement penchée, pareil à un géant, et il regardait toujours le même point.

Il n'y avait pour Lui ni lumière ni ténèbres ; il n'y avait pour Lui ni saisons ni vieillesse. Le printemps annonçait son arrivée par le bruissement des branches vertes, l'automne son départ par le bruissement des feuilles tombées.

La nature même ressentit toute la grandeur de son désir ; les oiseaux le nourrèrent, les vents fortifièrent sa vigueur, tandis que les bêtes fauves entretenaient la chaleur de son corps.

La couleur de son visage devint comme l'écorce de l'arbre, ses cheveux et sa barbe comme une longue mousse enveloppant le corps de l'homme et le tronc de l'arbre, tout ensemble.

Par-devant lui les jours et les nuits passaient, comme des ombres, sans le moindre bruit, en tressaillant sous le regard du géant qui, appuyé au tronc, la tête légèrement penchée, considérait toujours le même point et... pensait.

Il pensait au moyen par lequel il pourrait combiner en une seule douleur toutes les douleurs de son peuple torturé.

Aujourd'hui, à l'endroit où Il était appuyé contre le tronc séculaire du chêne, se dresse un grand rocher, qui semble avoir surgi de terre. On y distingue nettement les traces de l'homme qui, même en pierre, continue de penser.

Milan VUKASOVIĆ.



## Pensées.

Une grande idée n'est pas autre chose qu'une harmonie dans laquelle se fondent des millions de cris, de soupirs d'êtres malheureux et misérables, affamés et assoiffés, torturés par le désir, plongés dans le deuil et la tristesse, méprisés, outragés...

\*

L'histoire de l'humanité est une grande tragédie dont les principaux héros sont : raison, conscience, justice, noblesse et amour.

\*

Dans la société humaine, il y a deux sortes de pauvretés : la pauvreté véritable, privée de tout ce qui est nécessaire à la vie, et une pseudo-pauvreté, qui se considère comme pauvreté parce qu'elle n'a pas tout ce que d'autres meilleurs ou plus riches possèdent ; la première est pure, l'autre souillée ; la première stimule le progrès, l'autre engendre la corruption.

\*

L'homme inférieur ne s'élève jusqu'à la morale et la justice, la liberté et l'humanité, la solidarité, que lorsqu'il est rassasié. L'homme affamé, et qui n'a pas non plus de nourriture pour les siens, ignore ces choses-là et ne veut ni ne peut en entendre parler.

\*

La civilisation ne monte pas, elle descend des hauteurs sociales aux profondeurs de la masse. De même que tout ce qui est beau et noble, que toute grande richesse et tout grand bien humains furent d'abord la propriété des classes sociales supérieures, et comme tels un luxe pour la masse des hommes inférieurs, de même les progrès de la civilisation descendent de plus en plus de cette grandeur de luxe dans la vaste plaine des besoins populaires. La civilisation est comme l'eau : elle ne monte pas les montagnes ; comme l'eau encore, elle égalise et aplanit tout.

B. KNEŽEVIĆ.

(Traduction de D. Ikonić.)

## CHRONIQUE LITTÉRAIRE

### Une traduction de nos poèmes nationaux <sup>(1)</sup>.

Aujourd'hui, comme il y a cent ans, l'intérêt de l'Occident pour notre poésie nationale s'est réveillé. Comme alors, ce mouvement est suscité par l'héroïsme de nos combattants, par le martyre de notre peuple et par la haute valeur artistique de cette poésie. Il y a toutefois une différence : tandis qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, à l'aube du romantisme, ce dernier motif prédominait ; de nos jours, ce sont plutôt les deux autres qui l'emportent. Et puis, à cette époque-là, c'était l'Occident qui nous révélait la richesse de cette œuvre nationale. Aujourd'hui, c'est avant tout nous qui tendons à faire connaître à l'Occident civilisé ce que nous avons de meilleur dans notre littérature afin d'affermir la sympathie qu'il nous témoigne et de montrer combien elle est justifiée.

Aujourd'hui comme alors, les femmes aussi se distinguent dans ce travail. Au XIX<sup>e</sup> siècle, c'étaient Mlle Talvy, une femme de lettres allemande, le meilleur traducteur de nos poèmes nationaux, et Mme Mina Vukomanović, fille de Vuk Karadžić, qui a traduit avec une profonde connaissance nos contes populaires. De nos jours, ce sont Mlle Andjelija Al. Jakšić, traducteur du recueil dont nous parlons, et Mlle Divna Veković qui a donné la traduction du poème de Njegoš, *La Couronne de la Montagne*, œuvre la plus proche de la poésie nationale. Mais là aussi une différence : les traducteurs d'il y a cent ans étaient tout à fait à la hauteur de la tâche délicate qui leur incombait.

Dans le recueil présent se trouvent, entre autres, les poèmes suivants : *Banović Strahinja*, *Les Frères et la Sœur*, *Jean et le Chef des Géants* (en place de laquelle nous aurions mieux aimé voir — si l'on tient déjà au romanesque et aux femmes — *Le Mariage de Dušan* ou surtout *Le Mariage de Vukašin*), *La Construction de Scutari*, *Les Frères Jakšić mettent leurs femmes à l'épreuve*, *Le Partage des Jakšić*, *Predrag et Nenad*, *Le Commencement du soulèvement contre les oppresseurs*. Mlle Jakšić a traduit ces poèmes avec M. Marcel Robert dont la collaboration, je crois, se fait sentir — partout où le texte est bien compris — dans l'esprit français des phrases choisies et expressives. Le recueil s'ouvre par une préface de M. J. Cvijić. Il estime cette traduction comme la meilleure de toutes. L'éminent académicien aurait difficilement raison, même si l'on n'envisage que les traductions parues dans ces derniers temps. Mais si l'on pense à la traduction si consciencieuse, devenue classique, d'Auguste Dozon, il me semble que l'auteur de la préface est allé un peu loin dans sa complaisance envers les traducteurs. Ceci n'affaiblit nullement la reconnaissance que nous leur devons, et nous espérons qu'elle ne sera pas diminuée par les quelques

(1) *Poèmes nationaux du peuple serbe*. Traduits par la doctoresse Andjelija As. Jakchitch et Marcel Robert, Préface de M. Y. Cvijić. Editeurs Bloud et Gay, Paris et Barcelone.



observations que nous ferons dans l'intérêt d'une interprétation plus exacte de notre poésie nationale.

En voici les principales. Elles sont les plus nombreuses pour le plus beau poème du recueil : *Banović Strahinja*, que nous avons surtout examiné.

Ainsi, à la première page, les vers se rapportant à la « plemenita čoha sajalija » :

« Što od vode čoha crvenija  
A od sunca čoha rumenija »,

sont mal compris et partant mal rendus :

« D'étoffe plus rouge que l'or (!)  
Et plus rose que le soleil. »

Ce n'est pas à l'eau ni au soleil, et encore moins à l'or, que l'on compare l'étoffe. La préposition *od* n'a pas ici son sens comparatif, mais causal. Ces vers veulent donc dire tout simplement que cette étoffe est d'une si bonne qualité que sa couleur ne s'en va ni par le lavage (« *od vode* ») ni par le soleil (« *od sunca* »); mais bien au contraire, elle n'en devient que plus éclatante.

A la page 2, le vers :

« Vode zeta na frendjiju kulur »

est traduit d'une manière vague et trop libre :

« Ils conduisent leur beau-frère au château de cristal. »

« Frendjija » est un château-fort qui n'est pas bâti dans le genre habituel à l'Orient, aux Balkans. Il est plus beau et construit à la manière de l'Occident, de « l'Europe », des Français. Et « Frenk, Frenk-djaour » est le nom par lequel les Turcs et aussi notre peuple dans le passé désignaient les Français, et tous les occidentaux en général.

A la page 4, où l'on décrit l'étendue du terrain occupé par l'armée turque, rien que sur la plaine de Kossovo, le vers :

« Od Mramora (colline à Kossovo) do Suva Javora (une autre colline) », est traduit, on ne s'explique trop pourquoi, par :

« De la mer Marmara (Constantinople) au Javor, l'aride montagne. »

Les vers qui suivent immédiatement après :

« Od Javora, sine, do Sazlije  
Do Sazlije, na čemer čuprije »,

ne sont pas exactement rendus :

« Et du Javor, mon fils, jusqu'à Sazlié,  
de Sazlié jusqu'à Tchémér le Pont »

comme si c'était deux endroits différents! Dans ce poème, c'est un pont voûté (na čemer čuprija) qui s'appelle *Sazlija*.

A la page 6, aux vers :

« Ou dans le Yegleni as-tu (Strahinja) reçu d'eux (des Jugović) quelque offense? »

une explication trop modernisée est donnée pour le mot *jegleni*. Suivant cette explication *jegleni* signifie : la salle où l'on se réunit pour causer

et boire. Ici cependant comme ailleurs, *jeglana* ne veut dire rien de plus que *conversation*. Jug Bogdan a peur que ses fils, élevés à la capitale, n'aient pas ri d'une expression vulgaire du provincial Strahinja.

A la page 12, les vers où le derviche raconte comment il a eu — en sa qualité de grand seigneur — « mnogo lavâ i mnogo timara » sont traduits par :

« J'ai là quelque richesse :  
Lions et nobles étalons. »

Cependant *lavi* veut dire (de même que dans la poésie *La Mère des Jugović*) : les grands lévriers que chaque noble possédait outre les chevaux et les faucons. Mais tout cela, ce sont plutôt les affaires d'un homme et une femme n'est pas obligée de les connaître. De là aussi la mauvaise interprétation de ces vers (page 19) où l'on chante comment les forgerons ont battu et effilé l'épée de Strahinja (« *u ostricu sablju ugodili* »). La traduction dit : « et dans le fourreau ils l'ont accommodée. »

A la page 20, les vers par lesquels Strahinja s'adresse à son épouse :

*No ti podbi jedan komat sablje*

sont rendus de la même manière :

« Va, remets un morceau de sabre dans la garde. »

Alors que le verbe *podbili* ou *spodbili* ne signifie tout simplement que *prendre, saisir*.

A la page 13, au vers :

*MEZILSKIH se ja dohvatih konja*

le premier mot turc, d'ailleurs, n'est ni traduit ni expliqué. Pour augmenter la confusion, le mot est écrit avec une majuscule, comme s'il était un nom propre. Cependant le derviche raconte là que n'ayant plus ses chevaux de noble, il a loué des chevaux ordinaires, des *chevaux de poste*. Et ce n'est pas un seul cheval ni toujours le même qu'il a eu. Il en a changé à chaque étape comme c'était d'usage au XIX<sup>e</sup> siècle encore.

Le vers suivant (page 17) :

« Mudar banë pak je *istetio* » (commis la faute)

n'est pas tout à fait bien compris :

« Le Ban est sage; il provoque ainsi Vlah Alija. »

On y a précisément manqué de mettre en évidence que sa manière d'agir (une pareille provocation de Vlah-Alija) n'était pas sage, bien que Ban soit sage d'habitude, et qu'il se connaisse dans la chevalerie : il faut saluer l'adversaire et lui offrir d'ouvrir le combat, le premier.

Il est déjà moins facile d'excuser le manque de connaissance des affaires plutôt féminines. Les malédictions, par exemple, comme celles que la mère de Strahinja adresse, à la fin de sa lettre, à son fils; cette malédiction est déjà suffisamment dure dans le texte original :

« Zlo ti vino napokonje bilo! »

c'est-à-dire « qu'à la fin, ce vin te porte malheur » ou bien, si l'on veut : « Que ce vin te soit le dernier ». Mais il est trop fort qu'une mère, une mère serbe, dise à son fils directement :

« Et puisses-tu vider la coupe de la mort » (page 5).

Et ce qui est curieux c'est que la traduction renferme plus de ces malé-



dictionn qu'il n'y en a dans le texte serbe. Celle-ci par exemple (page 8) où Jug Bogdan, désirant consoler son gendre de la perte de son épouse fidèle, donne, en homme qui connaît la vie, une explication psychologique exacte :

« Si avec lui elle a passé seulement une nuit,  
Jamais plus tu ne pourras l'aimer,  
Dieu la punisse! Maudit soit son péché!  
Elle le préfère à toi, mon fils.  
Alors qu'elle s'en aille. Que le démon l'emporte. »

L'expression soulignée est de trop. Le texte n'a pas été compris et « Maudit soit son péché » a été mis pour :

« Bog j'ubio pa je to prokleta. »

C'est-à-dire : « maudit est le fait qu'après un tel malheur les époux ne peuvent plus s'aimer. »

Une inexactitude s'est introduite à la page 21, par suite d'une fausse interprétation de la forme d'un mot très connu. Au vers :

« Et l'égorge, comme un jeune loup égorge un agneau. »

L'épithète *jeune* n'est pas nécessaire, car *vuče* n'est pas un diminutif mais tout simplement le vocatif de *vuk*, souvent employé pour un nominatif dans les vers décasyllabiques de la poésie nationale.

A la page 12, au passage :

« Mogao bih otkup sastaviti  
Al'mi, bane, vjerovati nečes,  
Da me pustiš dvoru bijelome,  
Tvrda ću ti jemca ostaviti. »

le deuxième et le troisième vers sont à tort séparés comme s'ils ne faisaient pas suite aux précédentes paroles du derviche :

« Je pourrai réunir la somme et te payer rançon.  
Mais tu ne voulais pas me croire, ô mon Ban,  
Ni me laisser partir pour mon palais blanc.  
— Une forte caution je te laisserai... »

L'erreur vient sans doute de ce que *Nečes* a été considéré comme une faute d'impression possible, au lieu de *nešće*. On s'aperçoit de l'inexactitude d'une telle interprétation seulement quatre vers plus loin :

« Tu m'as honoré de ta confiance :  
Tu m'a laissé partir pour mon palais blanc. »

Ou bien ne serait-ce pas une sorte de vanité de vouloir « corriger » l'auteur ! On en sent quelque chose à la page 6 par exemple. La prière grave et pleine de dignité de Strahinjić Ban et qui convient tout à fait au caractère du héros :

« Molim ti se (son beau-père, Yug-Bogdan) i ljubim ti ruku. »  
a été « corrigée » et « renforcée » :

« Je te supplie et j'embrasse tes genoux. »

Dans les autres poèmes de ce recueil que nous avons examinés assez superficiellement, les erreurs sont les suivantes.

A la page 45 (*Construction de Scutlari*) les vers :

« Les trois cents ouvriers commencent à jeter du bois et des pierres autour d'elle : le mur est à la hauteur d'un cheval »,  
et plus loin :

« le mur est à la hauteur du poitrail d'un cheval »

sont inexactes parce que le traducteur a mal compris le mot *bori do kolena* (la proposition *do* redoublée ; la première fois dans la forme plutôt populaire de *do-ri*, comme *njoj-zi*). Le traducteur a vu dans ce mot le nom d'un cheval (dorat, dora — cheval bai) et qui serait alors chez les Serbes comme une mesure, même pour les hommes !

A la page 56 (*Predrag i Nenad*), aux vers :

« Predrag prend son arc et ses flèches ; puis il va se coucher au bord de la route ; il attend derrière (?) une montagne verte, tire et Nenad de son cheval tombe ! »

Il fallait trouver une autre expression pour : « Skide njega strelom sa konjica » car Nenad n'est pas tombé du cheval. Il s'est seulement affaissé sur son cheval, comme on le voit plus loin (page 5) :

« Nenad pousse un cri et, gémissant, se tord sur son cheval. »

ou encore plus loin :

« Il le descend de son cheval sur l'herbe verte. »

A la page 59 (*Le commencement du soulèvement contre les oppresseurs*), au vers :

« tu knezovi nisu radi kavzi »

il fallait garder les *knèzes* comme plus loin, pages 64, 69, etc.

Ce sont toujours les mêmes *knèzes* de village : les maires ; en aucune façon les *princes*, comme nous le trouvons dans la traduction.

A la page 69, le vers où Mehmed-aga Fočić s'adresse au vieux Foča son père :

« Ne, moj babo, ne slušam te stari »

est mal traduit :

« Non, mon grand-père ! je ne t'obéirai pas. »

Il y a également des erreurs dans les *Notes* ajoutées à la fin du recueil. Par exemple : L'église de Ružica et la tour de Nebojša — c'est-à-dire l'église et la tour auxquelles on pense dans les poèmes sur les Jakšić — n'existent plus.

L'étymologie pour le mot turc *dahīas* est par trop forcée. On veut voir des rapports entre ce substantif et le verbe *daviti*.

Mais, malgré tout ce que nous venons d'observer et malgré d'autres petites erreurs, que nous n'avons pas relevées, il y a beaucoup de bien et de beau dans ce livre auquel nous souhaitons le plus grand nombre de lecteurs.

Dragutin KOSTIĆ.



## CHRONIQUE POLITIQUE

### Les problèmes slaves.

Les problèmes slaves, que la guerre actuelle doit résoudre, sont ceux qui se trouvent à l'ordre du jour de l'humanité combattante, et concernent, en ligne la plus directe, l'organisation de la Société des Nations et la formation des Gouvernements par le consentement des gouvernés. Ces problèmes ont été une des causes profondes de la guerre, par laquelle les Puissances centrales ont voulu retarder, sinon annuler, le réveil des Nationalités. Et ce sont encore ces mêmes problèmes qui sont devenus l'objet et les buts de guerre de la démocratie moderne : le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes. Leur présence seule donne à la campagne actuelle tout son caractère libérateur, lui prête un sens humanitaire et fait d'elle, malgré tout, un agent du progrès. Car, ce dont il s'agit dans cette guerre et ce qu'une victoire incomplète, un compromis ou le rétablissement du *statu quo ante* remettrait en question, ce n'est point tel ou tel succès diplomatique ou militaire, mais bien le mouvement de toutes les nations, de l'humanité tout entière vers la liberté.

Si le progrès et le but de l'humanité implique, comme tout l'indique, la formule de la Société des Nations, il faudrait, pour la réaliser, que tous les membres de cette Société, tous les peuples, soient libres et égaux en droits. C'est à quoi s'opposaient constamment trois empereurs et trois cours européennes : Berlin, Vienne et Pétrograd. C'est pourquoi l'Entente démocratique n'a pas pu proclamer, au début et jusqu'au renversement du Tzar, la liberté du monde et la Société des Nations comme ses buts de guerre. Ce n'est que par un jeu de circonstances politiques et par l'ironie du sort, que l'autocrate de toutes les Russies s'est vu obligé de tirer l'épée pour défendre le peuple serbe, dont le rôle et la signification historique ne sauraient se résumer que par l'amour, jusque dans la mort, de la liberté. La révolution russe, malgré ses bévues et ses égarements, a rendu de grands services à l'humanité : elle a donné un sens démocratique à la guerre, elle a accordé la liberté à ses peuples, et par là elle a rendu possible l'élaboration et la proclamation des buts de guerre des démocraties occidentales. Ainsi, combattant pour leur liberté, les Slaves ont travaillé aussi pour celle de l'humanité.

Les problèmes slaves, à ce point de vue, ne sont donc plus une affaire à régler entre les peuples slaves asservis d'un côté, et Berlin et Vienne de l'autre ; mais ils sont devenus des questions d'ordre public, comme toute question nationale, et par conséquent toute l'humanité, qui en est solidaire, doit en être saisie et invitée à se prononcer. Ce n'est point Brest-Litowsk qui décidera de la destinée des peuples slaves, mais bien la conférence de la paix générale.

L'indépendance complète des peuples n'est qu'une formule théorique du

vieux droit public ; nous assistons aujourd'hui au triomphe de la constatation de l'interdépendance des peuples, idée exposée, il y a longtemps, par notre illustre maître Pillet. Après les rudes expériences historiques, nous n'avons plus le droit de nous désintéresser les uns des autres. Nous expions aujourd'hui les erreurs et les fautes commises par les Gouvernements européens en 1871. Il n'est pas vrai que la France, l'Angleterre, l'Italie se désintéressent du sort des 150 millions de Slaves ; elles n'en peuvent pas être indifférentes, car les intérêts vitaux des peuples sont entremêlés et interdépendants. Il s'agit de savoir si les 150 millions de Slaves seront des peuples libres et indépendants, membres d'une Société des Nations, s'ils deviendront un des éléments de la paix et de la prospérité générale, ou s'ils resteront sous la domination étrangère, forcés, malgré leur volonté, comme ils le sont aujourd'hui en Autriche-Hongrie, de marcher contre ceux qui combattent pour un idéal, qui est aussi le leur.

Ces vérités-là ne sont venues à l'esprit des Gouvernements que peu à peu ; les diplomates ne pouvaient les découvrir dès le début de la guerre, puisqu'elles n'en sont que l'évolution, le résultat et les conséquences. Les événements politiques les ont contrecarrées et ont empêché les diplomates de voir clairement ce que les divers peuples et Gouvernements représentaient et signifiaient. L'idée slave, ce n'était pas Nicolas II, ce n'est pas, non plus, Lénine et Trotski ; l'idée slave, c'est la soif inassouvie des peuples opprimés pour la liberté, l'air et l'espace, c'est la volonté d'arriver à sa propre expression et de doter la communauté humaine, en membres égaux aux autres, de toutes les richesses que l'âme slave cache en elle-même. L'idée slave, mais c'est l'idée même de la Révolution française, l'idée de la liberté ! Car, comme il n'y a pas d'humanité sans liberté, il n'y a pas de liberté sans liberté nationale.

Donc, les problèmes slaves, au point de vue politique, se rattachent à la formation d'un nouveau monde politique et à la réorganisation de l'Europe centrale et orientale. Mais, comme celle-ci a été et est toujours sous un régime absolutiste et militaire, une révolution, un conflit mondial, ou une catastrophe pareille à celle d'aujourd'hui, était depuis longtemps ; pour les populations slaves, l'unique espoir, le seul moyen de parvenir à la liberté. C'est ce que Bakounine, aujourd'hui un peu oublié, disait prophétiquement, il y a plus d'un demi-siècle : « Il n'y a pas de slavisme sans révolution ». L'attentat de Serajevo est le septième qui éclata en Autriche-Hongrie au cours des six dernières années. A ce point de vue, les problèmes slaves sont purement révolutionnaires. Et c'est ce que beaucoup, parmi les hommes politiques, n'ont point compris, et ce qui a causé et cause encore aujourd'hui tant d'erreurs.

### II

Au début de la guerre, le monde slave s'attendait à une révolution nationaliste slave en Autriche-Hongrie. Cependant, cette révolution ne s'est pas produite, sous la forme escomptée, et ceci pour plusieurs raisons. D'abord, parce que l'idée slave est essentiellement, comme nous l'avons déjà dit, l'idée de la liberté. Or, la Russie, qui paraissait prédestinée pour préparer la libération des peuples slaves, n'entendait point inciter les peuples à la liberté, ne l'ayant jamais cultivée dans sa propre demeure. On a eu tort de considérer la Russie comme protectrice naturelle des peuples



slaves. Bien au contraire, elle s'opposa toujours au principe des nationalités et à l'idée d'une révolution nationaliste en Autriche, par crainte d'un exemple contagieux pour ses propres peuples. C'est elle qui a sauvé l'Autriche-Hongrie en 1848. Sur ce point, il y a eu toujours une solidarité traditionnelle entre Pétrograd, Berlin et Vienne, et lorsque les tzars se sont débattus entre leur devoir de protéger les Slaves et la défense des intérêts des monarques autocrates, c'est toujours en faveur de ces derniers qu'ils se décidèrent. Et s'ils ont soutenu les intérêts des Slaves des Balkans, c'est uniquement parce que leurs combinaisons politiques s'y trouvaient conformes. C'est pourquoi les Slaves autrichiens n'attendaient rien du côté de la Russie et n'en avaient aucune garantie. Cependant, afin de ne pas combattre pour l'Autriche-Hongrie et par une sympathie de parenté, ils se sont rendus en masse à leurs frères russes et serbes. C'est par là et sous cette forme passive que la révolution slave en Autriche a commencé à se manifester, faisant diminuer les effectifs et dégarnissant les fronts autrichiens. Seulement, au début, l'Entente, n'ayant pas proclamé ses buts de guerre, n'a rien fait pour soutenir ce mouvement et n'a montré aucun intérêt pour l'amélioration des conditions des peuples slaves. C'est pourquoi, grâce à un système d'oppression et d'extermination, merveilleusement organisé et appliqué par les autorités ; devant le désintéressement complet des Puissances occidentales pour leur sort ; trop près de l'Allemagne, remportant sur tous les fronts des victoires écrasantes, et toujours prête à aider l'Autriche en cas de troubles intérieurs, cette révolution slave en Autriche s'est trouvée bien vite réduite à des soulèvements isolés et des manifestations passives d'insubordination et de désertion.

Le XIX<sup>e</sup> siècle n'a été qu'un grand bouleversement dans les âmes et dans les consciences de tous les peuples. Ce qui le caractérise surtout, c'est le réveil des nationalités. Il a vu la résurrection et l'union des peuples italien et allemand ; il a préparé celles des peuples slaves. C'est dans la nature des choses, c'est le progrès de l'humanité, car seulement les peuples libres peuvent devenir les membres d'une Société des Nations libres. Or, ce qui a empêché cette organisation de l'humanité et prolongé cet état d'esclavage des peuples slaves, c'est la position mondiale que l'Allemagne avait conquise, en 1871, et son omnipotence au Congrès de Berlin, en 1878, où elle réussit à mettre la main sur les Balkans. Plus tard, elle a su profiter du désintéressement des autres puissances pour y améliorer et consolider sa situation, en établissant les Cobourg à Sofia et par tout un système d'alliance et de mariages avec les Hohenzollern en Roumanie, les Constantin en Grèce, les Wied en Albanie, sa dernière création.

Seule, la Serbie s'est trouvée là pour barrer la route à cette ruée allemande vers l'Orient, et la braver. Le danger qu'elle commençait à représenter n'était point sa force militaire, mais sa force morale ; c'était l'attrait, l'influence qu'elle exerçait, surtout pendant ces dernières années, sur les peuples slaves de la grande Monarchie. Non point par sa politique extérieure, trop impuissante, puisque ne reposant que sur une armée insignifiante à côté de celle de l'Autriche-Hongrie, mais par son origine, par son esprit de liberté, son amour de la patrie, par ses institutions démocratiques, enfin par le seul fait qu'elle existait et prospérait, la Serbie était devenue, surtout après ses victoires dans les Balkans, l'espoir, l'encouragement de tous les Slaves du sud, le champion de la liberté, ainsi que le foyer,

la source des idées et des mouvements révolutionnaires, qui se répandaient parmi la population yougoslave de la Monarchie dualiste. Même malgré elle, malgré sa politique officielle trop modérée, elle commençait à remplir la mission que l'histoire et le progrès de l'humanité lui avaient confiée.

Or, ce rôle révolutionnaire et régénérateur de la Serbie, qu'elle a d'ailleurs, pendant les premières années de la guerre, si admirablement exécuté, ce flambeau qui devait incendier le vieil édifice autrichien, les diplomates de l'Entente ne l'ont jamais compris, ni vu. Si la Serbie, avec ses 400.000 soldats victorieux, avait eu, il y a trois ans, la moitié des effectifs dont on dispose à l'heure actuelle à Salonique, la Roumanie et la Grèce n'auraient pas trahi le traité de Bucarest ; le sort de l'Autriche-Hongrie aurait été depuis longtemps, de même qu'en Russie, entre les mains de ses propres peuples ; l'Allemagne serait isolée et réduite à elle-même. Les diplomates de l'Entente, ne sachant pas saisir à temps la signification et la force des idées que certains peuples représentent, ont suivi dans cette guerre, au moins en ce qui concerne les Balkans, la théorie du moindre effort, tandis que la guerre en exige le maximum. C'est pourquoi ils n'ont pas su voir la différence énorme [qui séparait la Serbie, lumière et orgueil de tous les peuples slaves, de la Bulgarie, le pays entraîné par un agent ambitieux, un ex-officier autrichien, un commis-voyageur de la politique allemande dans les Balkans.

Ces fautes, qui ont provoqué l'écrasement de la Serbie et qui coûtent maintenant si cher aux Alliés, n'ont pu être compensées par la chute des cabinets Grey et Delcassé, pas plus que par les promesses de la restauration intégrale. L'Italie, lors de son entrée en campagne, a commis les mêmes erreurs psychologiques. Au lieu d'inviter les peuples slaves autrichiens à combattre avec elle, contre l'Autriche et pour la liberté du monde, elle n'a trouvé rien de mieux que de proclamer ses prétentions sur les territoires habités par les Slaves. Vienne a profité de cette faute pour exciter cette population contre l'Italie, et elle a parfaitement réussi, car si l'Autriche peut opprimer, elle ne peut pas dénationaliser, tandis que l'Italie, avec ses 500.000 émigrés par an, viendrait facilement au bout de leur résistance. C'est ainsi que certaines troupes slaves, incapables de combattre ailleurs, n'ont pas d'égales sur le front italien.

### III

Toutes ces fautes et erreurs appartiennent au passé. Notre seule consolation serait si elles parvenaient à nous empêcher de ne plus les recommencer. On nous dit que ce sont là des procédés de la vieille diplomatie classique ; or, son temps est fini. Comme notre maître Ernest Denis écrivait dans le *Monde Slave* (novembre 1917) : « Le monde des Vergennes, des Talleyrand et des Metternich était un microcosme... L'entrée en scène d'un facteur nouveau a bouleversé les règles conventionnelles du jeu : le peuple, etc., etc. » Et Lloyd George de proclamer : « L'époque du traité de Vienne est bien loin de nous. Nous ne pouvons plus remettre l'avenir de la civilisation européenne aux décisions arbitraires d'une poignée de négociateurs s'efforçant à garantir les intérêts de telle ou telle dynastie ou de telle ou telle nation. C'est pourquoi nous estimons que le principe du Gouvernement par le consentement des gouvernés doit servir de base à tous le



règlements territoriaux qui suivront cette guerre. » Il est vrai que ce passage ne concerne que les colonies allemandes, sans quoi il serait en contradiction avec celui-ci : « Nous ne nous battons, non plus, pour détruire l'Autriche-Hongrie. » Si les Lloyd George, les Wilson et les Pichon nous parlent de la Société des Nations, ce n'est pas parce qu'ils l'ont inventée, mais c'est qu'ils s'efforcent de suivre et de devenir l'expression d'un mouvement bien déterminé de toute l'humanité et de toutes les nations. Aujourd'hui ce sont les peuples qui parlent et qui combattent, et ce pourquoi ils combattent, ce sont les conditions d'une vie meilleure.

C'est précisément parce que ces hommes d'Etat ont parlé au nom de leurs peuples, que leurs dernières missives, les dernières proclamations de leurs buts de guerre, nous ont remplis de tristesse. Ils y proclament certains principes, pour en altérer immédiatement toutes les conséquences logiques en faisant, tout comme leurs prédécesseurs, de la diplomatie ancien genre et de la mesquine politique de cabinets. Car, comment peut-on nous entretenir en même temps du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes et des autonomies accordées par l'Autriche et la Turquie à leurs peuples ? Ce sont des incompatibilités évidentes.

Certes, il ne faut pas méconnaître que les principes exposés, le langage tenu par ces trois éminents hommes d'Etat témoignent du progrès que l'humanité a accompli depuis quatre ans. Mais ce n'est pas tout : il faut réaliser ces principes proclamés. Ce n'est qu'au dernier moment que le président Wilson a pris l'initiative de déclarer que les problèmes russes ne concernent pas seulement les Allemands et les Gouvernements provisoires russes, bolcheviks ou autres, mais qu'ils constituent bien des questions internationales et humanitaires. Les vérités ne se frayent un chemin que lentement. L'effet de ce passage intelligible s'est obscurci par celui qui le suit, parlant de l'intégralité territoriale de l'Autriche-Hongrie. C'est comme l'a dit Gustave Hervé dans la *Victoire*, la première fois que l'Entente discute la paix sans la discuter. Je sais que ce n'est qu'une manœuvre, pareille à celles dont l'Entente s'est servi, au début de la guerre, dans sa politique balkanique. Cela prouve que nous n'avons rien appris des événements passés et que dans certaines questions capitales nous nageons encore en plein dilettantisme. Cela prouve aussi le manque de courage, l'intention de s'arrêter à mi-chemin, ainsi que, disons le mot, l'hypocrisie de nos convictions ou l'impuissance à les réaliser, la capitulation. Comment peut-on nous débiter l'histoire de la Société des Nations, la paix de justice, et ne pas admettre la suppression de l'Autriche, la tâche la plus noire de la civilisation humaine ? Et de quel droit va-t-on demander aux peuples opprimés de croire aux intentions humanitaires de l'Entente, si elle ne leur réserve que des autonomies en Autriche-Hongrie et en Turquie ? Mais, ces autonomies autrichiennes nous les avons déjà ; c'est contre elles que les révolutionnaires yougoslaves ont comploté à Serajevo ; c'est précisément cette autonomie, cette union de tous les yougoslaves sous le sceptre des Habsbourgs que le feu François-Ferdinand poursuivait, en inaugurant sa politique dite trialiste et à cause de laquelle l'Autriche a déclaré la guerre à la Serbie, et qu'elle a réalisée aujourd'hui. Que deviendront-ils tous nos nobles idéals de justice et de liberté, nos grands buts de guerre, si nous n'avons que cela à offrir aux peuples martyrs ? Dans ces derniers messages des Chefs d'Etat démocratiques, on voit plus d'indulgence pour les négres

des colonies allemandes, auxquels on réserve le droit de se prononcer sur leur sort, que pour les peuples de l'Autriche-Hongrie, de la Bulgarie et de la Turquie. Par quelle mesquine combinaison diplomatique peut-on expliquer ce ménagement des complices criminels, et le fait que l'Amérique n'a pas encore déclaré la guerre à la Bulgarie et à la Turquie ? Maintenir, prolonger l'existence de l'Autriche et d'autres complices allemands, c'est trahir l'humanité et se trahir soi-même, sans parler de nous autres, qui avons donné tout, ayant eu la foi en la cause de justice défendue par les alliés.

Les représentants les plus autorisés des peuples autrichiens slaves, ceux qui sont en exil, et même ceux qui sont restés dans leurs pays, ont proclamé bien haut dans les parlements, devant leurs gouvernements, devant leurs empereurs et devant le monde entier, leur volonté de vivre unis et en liberté. Les soldats slaves de l'armée austro-hongroise se sont rendus en masse, et il faudrait connaître leur nombre parmi les prisonniers de guerre en Russie, en Italie et en Serbie, pour se rendre bien compte de tout le développement de ce mouvement. Ils ont fait plus, ils ont porté les armes contre leurs gouvernements, en sacrifiant leurs familles et leurs biens. Et pour que ce soit plus héroïque et plus sublime, c'est après l'écrasement de la Serbie, après les défaites de la Pologne, qu'ils ont organisé, parmi les prisonniers slaves faits par les Russes, leurs corps d'armée volontaires. Rien que le corps d'armée volontaire serbe ou yougoslave, qui a combattu si vaillamment en Dobroudja et en Roumanie, comptait 40.000 soldats. Les tchéquo-slovaques ont proclamé leur indépendance, non par un plébiscite, mais mieux par les victoires de leurs brigades en Galicie et par la formation de leurs unités en France. Presque un tiers de l'armée serbe à Salonique est fourni par les volontaires yougoslaves, anciens soldats austro-hongrois. S'ils ont fait tout cela, ce n'est point pour les autonomies, dont ils ont assez, mais pour reconquérir une liberté intégrale. Si l'Entente trompait les espérances que ces peuples ont mis en elle, si elle les laissait à la déception et au désespoir, elle servirait mal l'humanité, dont elle s'est faite la représentante ; elle trahirait la cause du progrès, pour laquelle elle a tout sacrifié ; et de plus, elle trahirait sa propre cause en abandonnant cette fois encore 35 millions de Slaves à l'Autriche, c'est-à-dire à l'Allemagne, lesquelles sauront les forcer à marcher toutes les fois qu'elles voudront et contre qui elles voudront ; enfin, elle ne servirait point la cause de la paix, car les peuples slaves se verront forcés de saisir la première occasion pour recommencer la lutte.

Je sais que ces paroles manifestes, déjà prononcées, sont dictées par le sens des réalités, par les faits, par l'intention de trouver un compromis entre l'idéal et la situation actuelle des belligérants. On ne peut pas dire à un adversaire, avec qui on veut traiter de paix, et qui n'est point vaincu : « Nous voulons la paix avec vous, mais nous demandons préalablement votre suppression, votre dissolution. » C'est que le temps de la paix n'est pas encore arrivé et qu'il ne viendra qu'avec la victoire. Ce compromis qu'on recherche n'est qu'une conséquence de la révolution russe, et un effet direct de l'intimidation de la part de l'Allemagne et de ses menaces. Les articles de tête du journal *Le Temps* nous informent, à deux reprises, que l'Entente n'a rien contre l'Autriche, mais que si ses armées venaient combattre contre les Français et les Anglais, elle serait obligée d'envisager



le problème de sa dissolution. Est-ce là la réponse aux députés tchèques qui, en pleine guerre, dans le Parlement de Vienne, déclarent toute leur admiration pour la France? Est-ce cela qui empêchera l'Autriche d'envoyer ses effectifs sur le front occidental? Auguste Gauvain, un des rares qui voit clair dans les questions slaves et qui a le courage d'exprimer ce qu'il pense, a bien répondu par un de ses articles dans le *Journal des Débats*. Si l'Autriche envoie les troupes slaves en France, elles se rendront; cependant elle ne peut pas non plus y envoyer des troupes allemandes ou hongroises, car il n'y aurait plus personne pour défendre la Monarchie, et les Slaves seraient tentés de faire une révolution. Donc, ce n'est qu'un bluff. Et c'est pour cela qu'on renonce à l'intégrité du programme, qu'on procède à l'altération des buts de guerre, du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes? Et c'est pour cette naïveté diplomatique et ce petit jeu illogique qu'on cherche un compromis, en même temps qu'un moyen d'atteindre et de troubler le peuple allemand, au lieu de préparer la victoire? Et c'est, sans doute, pour cela que l'on n'offre à la Serbie que la restauration et l'accès à la mer. Mais, cet accès à la mer, l'Autriche nous l'a offert aussi généreusement, à trois reprises, dès le début de la guerre, la dernière fois en 1915, au moment de la retraite serbe en Albanie! Ce n'est pas pour cela que la Serbie a tout sacrifié en accomplissant des miracles surhumains de bravoure, ce n'est pas pour être confondue et mise au même rang que la Bulgarie, qui l'a attaquée dans le but d'empêcher la formation de ce futur Etat yougoslave.

Heureusement, notre force n'est pas dans notre diplomatie, mais dans la justice de notre cause. Soyons des serviteurs sincères et loyaux de l'humanité. Or, pour elle, la question de savoir si 150 millions de Slaves seront des peuples libres et unis ou livrés à l'influence allemande, est d'une importance extrême. Les peuples slaves sont jeunes et dans la future Société des Nations leur tribut matériel, intellectuel et moral sera énorme; le devoir de l'humanité est de le rendre possible et abondant, en leur rendant toute la liberté. Si nous combattons pour la justice et si nous sommes ses soldats, dressons-nous contre l'Autriche, la plus grande injustice du monde. « L'Autriche est le point principal de la bataille », a encore proclamé Bakounine. C'est une vérité qui s'imposera. L'Allemagne orgueilleuse et imprévoyante n'acceptera pas les conditions de paix de l'Entente. Les conceptions des peuples et de leurs gouvernements vont encore évoluer, à mesure que la guerre continue et qu'on sera plus près de la victoire. Les discours ne sont que les discours et n'ont pas la force de décision. Ce qui nous conduira à la Société des Nations, ce n'est pas un compromis diplomatique, mais la victoire. Et alors, ce même sens des réalités, au nom duquel les chefs de nos démocraties viennent de discourir, leur dictera d'autres paroles. C'est pourquoi il faut aller tout droit au but et jusqu'au bout, sans défaillance devant les nouveaux sacrifices pour la cause à qui nous avons donné tout et pour laquelle nous sommes crucifiés.

Paris.

Božidar PURIĆ.

## NÉCROLOGIE

### Souvenez-vous !

La guerre nous a pris beaucoup; lorsqu'elle sera finie, nous nous en rendrons compte. La guerre nous a aussi donné; la paix conclue nous verrons quoi.

Cette guerre, imposée à la Serbie par l'Autriche-Allemagne, nous a récemment enlevé notre grande amie du Scotland, la doctoresse Elsie Inglis. A l'heure actuelle, où tant et tant sont oubliés, la doctoresse Elsie Inglis ne doit pas l'être.

Au début des hostilités, on a cru, dans la Grande-Bretagne, que la lutte ne durerait que quelques mois. Tous, cependant, ne pensaient pas ainsi. Elsie Inglis, dès les premiers jours, fonda la Société « Scottish Women's Hospitals », avec l'intention de se mettre au service de sa Patrie. Lorsqu'elle vint s'offrir au ministre de la Guerre, on la remercia avec ces mots : « Nous n'avons pas besoin de femmes; il y a assez d'hommes pour les hôpitaux et les blessés. »

La Serbie était alors ravagée par la typhoïde et le typhus exanthématique. La société « Scottish Women's Hospitals » confia à la doctoresse Elsie Inglis la mission d'aller en Serbie apporter son aide. Immédiatement, elle organisa les hôpitaux des femmes de Scotland et, en janvier 1915, elle possédait à Kragujevac 250 lits; en février, elle avait fondé un second hôpital et plus tard un troisième.

Les femmes de Scotland eurent bientôt des hôpitaux à Kragujevac, Mladenovac, Lazarevac, Valjevo, et ils furent comptés parmi les meilleurs.

Nos troupes opérant la retraite devant des ennemis trois fois supérieurs en nombre, Elsie Inglis se retira jusqu'à Kruševac; elle ne voulut pas aller plus loin. Devant l'insistance de nos autorités, elle déclara catégoriquement : « Je recevrai les Allemands et les Autrichiens, mais je resterai avec mes blessés serbes. » A Kruševac, où était son meilleur hôpital, elle continua à soigner ses blessés avec un très grand dévouement et beaucoup de joie. Mais cette joie fut de courte durée. Les Allemands l'expulsèrent de cet hôpital. Lorsqu'elle vint se plaindre au Commandant allemand de la ville, il lui répondit brutalement : « Madame, vous n'auriez pas dû faire un hôpital si parfait pour ces Serbes!... » Après trois mois de lutte, lorsque ses malades furent guéris, Elsie Inglis quitta la Serbie et revint en Angleterre.





où l'état de choses n'était plus le même : les femmes anglaises étaient devenues de plus en plus nécessaires à leur Patrie.

Le « Scottish Women's Hospitals » s'était déjà fait connaître comme la meilleure institution féminine. C'est ce qui facilita à Elsie Inglis l'organisation de son action en faveur de la Serbie : cours, conférences, journées serbes, campagnes journalistiques, etc... « La journée de Kossovo » doit la plus grande part du succès qu'elle a eu en Angleterre à la doctoresse Elsie Inglis. Scotus Viator, l'ami de notre unité nationale, nous disait : « la personne qui la première, en Grande-Bretagne, ait compris et envisagé le problème jougo-slave, a été la doctoresse Elsie Inglis, le plus fidèle de vos collaborateurs et le meilleur propagateur de votre cause.

Au commencement de décembre 1916, la doctoresse Elsie Inglis se rendit à Odessa, avec l'hôpital et 75 infirmières et elle fit partie du corps de nos volontaires, l'accompagnant dans le bonheur et le malheur. Les officiers, les soldats, les infirmières, tous parlaient d'elle avec amour et respect. Elle les aimait aussi. « Le général Groutzkovsky me disait, écrivait-elle en février 1917, que les Serbes sont des héros. Ils occupaient le centre tandis que les Roumains tenaient l'aile gauche et les Russes l'aile droite. Les Allemands battirent les Roumains et les Serbes luttèrent seuls, sur deux fronts, pendant 24 heures. Des héros ! Il a raison, car ils sont tels ! Vivant, il ne parlait que de la Serbie. Mourant, ces derniers mots furent pour la Serbie. Faites savoir tout ceci en Angleterre, car il est nécessaire qu'on le sache... »

Lorsque, en 1917, l'armée russe effectua sa retraite, commencèrent alors, pour Elsie Inglis comme pour tous, des jours très pénibles. Elsie Inglis ne veut pas rester en Russie ; elle veut partir pour Salonique dans l'armée serbe. Ses lettres, à cet égard, sont pressantes. Elle ne veut pas servir la Russie décapitée par la Révolution. Sur notre insistance, elle resta quelque temps à Odessa, espérant, avec beaucoup, que les choses tourneraient au mieux.

Lorsque la 2<sup>e</sup> brigade de notre corps de volontaires quitta Odessa, pour se rendre à Salonique, Elsie Inglis partit aussi, forgeant des plans nombreux pour la Serbie et l'unité de notre peuple.

Bien qu'une maladie douloureuse et inguérissable l'ait déjà terrassée, Elsie Inglis ne parlait, racontait nos soldats, que de la Serbie, des Serbes, et d'aide à leur apporter. Mais elle n'a pu assister à la réalisation de ses rêves... Sitôt qu'elle toucha la terre natale, elle mourut, prononçant ces paroles qu'elle avait entendu murmurer par un de nos blessés expirant : « Serbie ! Serbie ! »

La dernière lettre qu'elle écrivit au « Scottish Women's Hospitals » contenait aussi ces mots.

Elsie Inglis est enterrée dans la ville d'Edimbourg, l'Athènes anglaise. Toute la ville assista à ses funérailles. Et l'armée, et toute l'Angleterre, de la famille royale jusqu'au dernier Anglais, lui apportèrent un dernier salut.

L'armée serbe et son chef suprême et tout notre peuple, Serbes, Croates, Slovènes, n'oublièrent pas en ce jour de deuil, la doctoresse Elsie Inglis. Toi, jeunesse serbe, ne l'oublie pas non plus !...

« La doctoresse Elsie Inglis a rompu le lien matériel avec ce monde, mais elle a créé un lien inébranlable entre le Scotland et la Serbie », a dit l'évêque Wallace Williamson dans son dernier adieu à Elsie Inglis.

Souvenez-vous !...

Londres.

Jovan M. JOVANOVIĆ.

## Constantin Josif Ireček.

Ces jours derniers est décédé à Vienne l'un des savants les mieux documentés sur la péninsule balkanique : *Constantin Josif Ireček*. Né à Vienne en 1854, il fit ses études aux Universités de Vienne et de Prague. Dirigé par son père, Josif Ireček, l'historien littéraire bien connu, le jeune Ireček commença très tôt l'étude de l'histoire yougoslave. Son chef-d'œuvre, *l'Histoire des Bulgares* (1876), répandit son nom dans le monde scientifique. Il publia ensuite deux petits ouvrages très importants pour la géographie historique des pays balkaniques : *Les routes militaires* (1877), *Les routes commerciales et les mines de la péninsule balkanique* (1879). Pendant son séjour de plusieurs années en Bulgarie, d'abord comme secrétaire du ministre, puis comme ministre de l'Instruction publique et des Cultes, il publia, à côté de courtes études dans les revues allemandes, deux œuvres capitales sur la Bulgarie : *Le voyage en Bulgarie*, *La Principauté de Bulgarie*.

Sur la Serbie, son œuvre la plus importante est *l'Histoire des Serbes*, dont le livre I parut en 1911. Le livre II qu'on commençait à imprimer à Gotha, n'est pas terminé, autant que nos renseignements soient exacts. Son ouvrage le plus connu sur l'histoire de la civilisation serbe est *L'Etat et la Société en Serbie au moyen âge*, dont trois volumes ont paru ; le quatrième, qui comprend l'époque des despotes serbes, est conservé comme manuscrit dans les Archives de l'Académie de Vienne. Nous devons aussi mentionner l'excellente étude de Constantin Ireček sur le *Code de Dušan*, publiée dans le 22<sup>e</sup> livre des *Archives für slav. Philologie*. Ses traités de la littérature et de l'histoire de Raguse ont eu aussi une grande importance car ils ont ouvert un chemin nouveau à l'étude de la culture en Dalmatie au moyen âge. Constantin Ireček possédait aussi une connaissance profonde de l'histoire romane dans les Balkans ; il publia, il y a dix-sept ans, un ouvrage important sur *Les Romains dans les villes de Dalmatie pendant le moyen âge*.

Avec Ireček, descend au tombeau l'un des meilleurs écrivains de l'histoire politique et de la civilisation de la Péninsule balkanique. Ce fut un des rares savants européens qui rappelle les plus grands érudits français du XVII<sup>e</sup> siècle.

J. RADONIĆ,  
Professeur à l'Université de Belgrade.



## BIBLIOGRAPHIE

L'Université française et la Jeunesse serbe, AMÉDÉE MOULINS.  
Paris, Edition G. Van Oest et Cie.

Dès le début de cette horrible guerre, un grand ami du peuple serbe, M. Honnorat, député, émit le projet, qu'il était dans l'intérêt commun de la France et de la Serbie d'admettre un certain nombre d'élèves serbes dans les collèges et les lycées français. La Serbie y avait adhéré avec enthousiasme et, sur la proposition de M. Milivoje Simić, la Société des professeurs de l'Enseignement secondaire avait demandé au gouvernement de Belgrade de conclure une entente avec celui de Paris, pour que les orphelins des soldats morts pour la patrie puissent venir faire leurs études en France. Mais pendant qu'on étudiait cette question, l'offensive allemande se déclancha contre la Serbie. Et tandis que l'armée serbe résistait avec des efforts surhumains, dignes des plus grands héros, le Parlement français, « en décidant d'accueillir les jeunes Serbes dans les établissements scolaires de France, accomplissait un acte de justice et d'humanité; il rendait hommage au courage des soldats enfants, engagés, au moment même où la France les appelait à elle, dans les horreurs de la retraite ».

Tout le monde connaît les souffrances qu'ont endurées les petits Serbes chassés impitoyablement de leur patrie. « La faim, le froid, les embûches à tous les pas, la mort par la nature et la mort par les hommes, terribles compagnons pour les adultes, combien pires pour les enfants et les adolescents. C'était la marche sans repos par la pluie, par les tourmentes de neige, sur les sentiers de chèvres longeant des abîmes, avec pour toute nourriture un peu de pain de maïs. La piste était jalonnée de bœufs; des hommes morts de froid et de fatigue gisaient en travers de la route; des femmes, des enfants en haillons, aux yeux hagards, demi-fous, essayaient de calmer la faim qui les rongait en mordant à pleines dents dans les cadavres des animaux à moitié pourris. »

A travers ces affreuses souffrances, ce qui restait de la jeunesse serbe arriva en France, sa seconde patrie. Le Ministère de l'Instruction publique de France adressa un chaleureux appel à tous les recteurs des Académies, demandant l'accueil le plus cordial pour les élèves serbes. « Administrations universitaires et Municipalités rivalisèrent de zèle pour aménager des locaux où recevoir les exilés; on avait recommandé l'économie, les offres pécuniaires furent nombreuses, et si multipliées les demandes d'enfants, qu'à son grand regret, le Ministère ne put les accueillir toutes. Les demandes n'émanaient pas seulement des chefs d'établissements, mais de simples particuliers offraient de prendre à leur charge l'entretien et l'éducation d'un jeune Serbe. »

Le premier groupe d'élèves serbes arriva en France le dimanche 25 décembre 1915, et deux jours après ceux qui le composaient furent envoyés dans des établissements scolaires français, et il en fut ainsi successivement à l'arrivée de chaque nouveau groupe. Marseille et Aix-les-Bains furent les deux centres, d'où on les répartissait dans toute la France.

L'accueil fait aux jeunes Serbes, à Marseille et à Aix-les-Bains, était surtout celui de la France officielle; en les affectant à un grand nombre d'établissements, on allait permettre à toute la France de témoigner sa sympathie et sa générosité. Chacun rivalisait de sollicitude vis-à-vis de ces enfants en exil, arrachés comme des fleurs à leur sol natal. Au bout de quelque temps, plus de trois mille élèves eurent leur sort assuré. Une fois remis de leurs épreuves, tous se mirent au travail. Au début on s'appliqua surtout à l'étude de la langue française. Chaque élève eut un correspondant et se mit en rapport avec une famille française. Les premières difficultés vaincues, les élèves furent répartis dans les différentes classes et commencèrent à travailler régulièrement, montrant beaucoup de bonne volonté et d'intelligence. Ceux qui atteignirent dix-huit ans sortirent des établissements scolaires et furent dirigés sur Voreppe, Viriville et Jausiers, pour y suivre les cours spéciaux du baccalauréat. Le Parlement français vota à l'unanimité un crédit de 400.000 francs pour les étudiants serbes.

Voici, en quelques lignes, la matière de ce livre, si admirablement documenté, de la Jeunesse Serbe en France. Nous avons cru de notre devoir d'en faire l'exposé aux lecteurs de la *Patrie Serbe*, afin qu'ils puissent se rendre compte de l'effort fait par le gouvernement et le peuple français pour venir en aide à la jeunesse serbe.

L'auteur de ce livre, M. Amédée Moulin, chef de bureau à l'Enseignement secon-

naire du Ministère de l'Instruction publique, est précisément l'un de ceux qui a le plus fortement contribué et contribue encore actuellement à l'éducation et à l'ins-truction de la Jeunesse Serbe. Il montra, en cette occasion, une véritable bonté d'âme. Son livre, quoique écrit dans un esprit documentaire, ne renferme aucune sécheresse et ne provoque aucun ennui. Le style en est du reste élégant et clair et l'intérêt est soutenu grâce à de nombreux et très beaux passages. La compassion sincère pour la Jeunesse Serbe, qui se lit entre les lignes de ce remarquable ouvrage, en fait la lecture préférée du public serbe. Le livre de M. Moulin sera un des plus précieux documents pour l'historien futur du peuple serbe en exil. Nous le recom-mandons très chaleureusement et souhaitons vivement qu'il soit lu le plus possible; il le mérite pleinement.

En ce qui concerne les constatations sur l'hygiène (p. 40) et les jeunes filles serbes (p. 58), nous croyons que l'auteur pense seulement aux cas exceptionnels.

La grande culture française a toujours trouvé chez les Serbes des apôtres et des adeptes; le nombre de ceux-ci n'avait fait que s'accroître. Après nos malheurs de 1915, la France a ouvert ses bras maternels à nos malheureux enfants chassés du sol natal. C'est là qu'ils se développeront. En rentrant plus tard dans la patrie, la Jeunesse Serbe plantera à côté de l'étendard de la Liberté, l'étendard sacré de la culture du noble peuple français, qui a si généreusement versé le meilleur de son sang pour la réalisation du plus noble idéal. Le peuple serbe n'oublie jamais ses bienfaiteurs. Les mères serbes mêleront leurs noms à leurs prières; celui de M. Moulin sera certainement l'un de ceux qu'elles prononceront avec le plus de ferveur.

Kosta PETROVIĆ

**Appel aux Universités neutres du monde entier.** — La Société des étudiants serbo-croato-slovène « Vila », à Genève, vient de publier un *Appel aux Universités neutres du monde entier*. C'est un véritable cri de désespoir, qui précède l'extermination d'un peuple. Il implore les étudiants des pays neutres, afin qu'ils fassent entendre leur protestation contre les crimes des Etats centraux. Il invite les Universités à s'élever contre la violation du Droit, contre la profanation de la Justice. Les dépor-tations du reste de la population mâle, des femmes, même des enfants, faites par les Autrichiens et les Bulgares, dès leur conquête; puis la dénationalisation complète et systématique et le recrutement forcé justifient leur indignation et montrent aux amis de la Serbie que le malheur du pays est à son comble. On a souffert, on souffre et on souffrira toujours des plaies reçues dans une lutte ouverte, mais dévaster un pays sans armes, faire périr les habitants, c'est un crime!

C'est la jeunesse intellectuelle serbe qui élève la voix, et cette véhémence protes-tation nous viendra en aide dans le futur. On ne vit jamais pour le présent. Nous sommes maintenant sans moyens pour défendre nos droits, et cet appel demande le jugement des nations civilisées et les amènera, à force d'arguments, à l'accusation des terroristes.

Il se trouvera aussi, sans doute, des voix qui vous diront à peu près ce que M. G. d'Annunzio exprimait tout dernièrement : « Si tu n'as pas de pain, nourris-toi de haine (1). » Et ce sentiment serait, en grande partie, justifié, car ils nous ont pris beaucoup plus que le pain. Mais la haine est-elle suffisante? MIHAILOVIC.

**Na rekama mačedonskim**, par D. M. JEFTOVIĆ-POLIMAC. — [Librairie M. Risti-vojević, Salonique.

Recueil inachevé de poésies aux rimes forcées, d'une déclamation froide et peu littéraire. L'auteur, sans inspiration personnelle et originale, tantôt imite nos poètes modernes, tantôt notre poésie populaire.

**Učitelj.** — La Société des Instituteurs serbes fondée à Paris tout récemment, vient de publier les deux premiers numéros de sa Revue *Učitelj (Instituteur)*, écrite en serbe et en français.

*Učitelj* était en Serbie une de nos meilleures revues. Saluons sincèrement son apparition après quatre années de silence et espérons qu'elle représentera toujours dignement nos instituteurs et continuera à poursuivre son grand et noble devoir.

**Budućnost (L'Avenir).** — Organe hebdomadaire du Comité du Parti socialiste serbe et du Syndicat général des Travailleurs serbes en France. Rédac-tion : 2 bis, rue Malar, Paris.

Au moment où la démocratie occidentale semble montrer, sinon de l'indifférence, du moins une certaine incompréhension de notre problème national, l'apparition du journal de nos socialistes vient à propos. Ceux-ci se distinguant surtout par une claire, nette et virile conception de la question nationale, peuvent être, devant les socialistes des pays alliés, les meilleurs interprètes de notre cause nationale.

Les deux premiers numéros de « L'Avenir » ne font que justifier cette espérance et les hommes qui le rédigent sont la meilleure garantie de son succès. D. I.

(1) Ako nemaš hleba, s mržnjom se nahrani.



## CARNET DU MOIS

### L'Œuvre du Comité Russo-Serbe à Cannes.

Au moment où nos élèves sont venus au collège municipal de Cannes, nos frères russes, demeurant dans cette ville, ont formé un Comité pour les secourir. Promptement, ce Comité disposait d'une somme convenable dont voici le bilan :

RECETTES :		DÉPENSES :	
	Francs		Francs
Zoubaloff. . . . .	500 »	Vêtements d'hiver. . . . .	2.200 »
Touring-Club. . . . .	500 »	— d'été. . . . .	447,20 »
Princesse Lobanove. . . . .	300 »	A M. Romartchitef. . . . .	225 »
Commune de Cannes. . . . .	200 »	Chaussures, joujous et dons	
Von Derviss. . . . .	100 »	aux enfants pour Noël. . . . .	190,45
Tcherninovay. . . . .	100 »	Dépenses pour concert. . . . .	150 »
Rachco. . . . .	100 »	Divers médicaments. . . . .	96,30
Don Herboriste. . . . .	100 »	Dépenses pour la fête de Saint-	
Moberly. . . . .	100 »	Sava. . . . .	100 »
Offres diverses. . . . .	675,60	A. M. le Principal au commen-	
Le concert. . . . .	1.033,35	cement de 1917-18. . . . .	300 »
Total. . . . .	3.708,95	Total. . . . .	3.708,95

Les représentants de ce Comité ont été : la présidente : Mme la princesse Lobanove; vice-présidents : MM. Léopold Fammes, avocat, vice-consul de Russie à Cannes, et Grigoryé Yéfimovitch-Ostrooumoff, archiprêtre de l'église russe; trésorier : Alexie Alexievitch-Selienneff, secrétaire du consulat russe.

Le secours prompt est le meilleur ! Ce comité, touché des misères que les enfants serbes ont endurées, tâchait de les secourir le plus tôt possible. Les vêtements d'hiver leur ont été commandés et les médicaments nécessaires pour les malades. Tous les jeudis, les enfants allaient prendre le thé chez la princesse Lobanove qui les enveloppait d'amour et de soins maternels. Les dimanches, nos enfants sortaient avec leurs correspondants, dont MM. Fammes, Ostrooumoff et Selienneff sont toujours les premiers. De ces quatre personnes, que nous rappelons, on ne peut dire laquelle s'est occupée le plus pour les pauvres élèves serbes.

Mais comme Mme la princesse Lobanove était occupée à soigner aussi bien que les élèves, les officiers serbes qu'elle a logés à sa villa à Grasse, la plus grande partie des soins de nos élèves venait à M. Fammes, très sympathique et estimé, dont les connaissances et l'activité ont infiniment contribué au succès du concert donné au mois de mai 1917 au profit des prisonniers serbes en Autriche.

Cette année aussi, le sympathique M. Fammes s'est toujours occupé de nos enfants, bien que le côté matériel soit réglé. Le reste des fonds du Comité a été remis au commencement de l'année scolaire 1917-18 à M. le Principal du collège, avec prière de munir les élèves de toutes les choses nécessitées par la pénurie.

La princesse Lobanove et M. Ostrooumoff ont été décorés, de la part du Gouvernement royal de Serbie, de la Croix de Charité.

PETROVIĆ.

### Conférences.

Sous la direction de M. Chervin, l'un des Français qui connaissent le mieux l'Autriche-Hongrie et les pays slaves, le « Collège des Sciences Sociales » a organisé une série de Conférences sur la France devant les problèmes politiques européens. Ces Conférences qui traitent des questions yougoslaves sont les suivantes :

#### DÉCEMBRE 1917

- Mercredi 12.* — M. V. Djerić : Opinion des linguistes slaves sur le dialecte macédonien et historique des noms : Serbe et Bulgare, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.
- Samedi 15.* — M. Haumant : L'unité yougo-slave.
- Mercredi 19.* — M. Miodrag Ibrovac : La Serbie littéraire et artistique (projections).

#### JANVIER 1918

- Mercredi 9.* — M. Costa Stojanović. . . Les relations économiques de la Serbie après la guerre avec les pays balkaniques et les pays alliés.
- Samedi 12.* — M. Comte L. de Voihović. Les titres d'ancienneté du mouvement unitaire serbe.
- Mercredi 16.* — M. Radović. . . . . Le Monténégro économique.
- Samedi 19.* — M. Kumanudi. . . . . La Bosnie-Herzégovine.
- Mercredi 23.* — M. A. Trumbić. . . . . Le Royaume Uni Serbo-Croate-Slovène.
- Samedi 26.* — M. Jules Chopin. . . . . Les Slovènes.
- Mercredi 30.* — M. J. M. Žujović. . . . La situation agraire dans les pays serbes.

#### FÉVRIER 1918

- Samedi 2.* — M. Ivo de Giulli : La vie maritime des Yougo-Slaves et leur marine marchande.

### Les cours des professeurs serbes

#### a) A la Sorbonne :

- M. BELIĆ, Alexandre : *Histoire de la langue serbe* (cours serbe).
- M. CVIJIC Jovan : *Ethnographie des peuples balkaniques*.
- M. KUMANUDI Kosta : *Principes généraux de la Constitution du Royaume de Serbie comparée aux autres Constitutions européennes*.
- M. PETRONIJEVIĆ Branislav : *L'Evolution universelle. Exposé des preuves et des lois de l'évolution mondiale et des évolutions particulières (inorganique, organique, sociale)*.
- M. STANOJEVIĆ Stanoje : *Histoire serbe, avec l'introduction : Sur la culture serbe au moyen âge*.
- Cours Serbe : *La situation contemporaine du peuple Serbe*.
- M. ŽIVANOVIĆ Toma : *Théorie générale (philosophie) du Droit*.

#### b) A l'Ecole des Hautes Etudes :

- M. BELIĆ Alexandre : *Sur les problèmes d'histoire des langues yougo-slaves*.

#### c) A l'Ecole des Langues Orientales :

- M. M. IBROVAC : *Cours de langue serbo-croate*.

### M. Ernest Denis à Montpellier.

Le 27 décembre dernier, les étudiants serbes de l'Université de Montpellier eurent le grand plaisir de recevoir la visite d'un des plus fidèles amis du peuple serbe et de ses enfants, M. Ernest Denis, professeur à la Sorbonne.

M. Denis venait à Montpellier faire une conférence sur la révolution russe. Dès son arrivée, il manifesta le désir de nous voir et de causer avec nous. Accompagné de M. le Recteur de l'Université, il se rendit dans la salle spécialement réservée aux étudiants serbes. Là, il fut salué par la *Marseillaise*, chantée par notre cœur, sous la conduite de notre laborieux collègue, M. Iv. Marodić. Puis, sur sa demande, nous fîmes aussi entendre notre hymne *Bože pravde*.

M. le Recteur nous présenta alors M. E. Denis, dont le nom, prononcé par nous tous avec une reconnaissance profonde, nous était connu depuis longtemps. Nous savions déjà son ardent amour pour notre peuple, amour qu'il a si souvent exprimé par la plume et par la parole.

Notre grand ami nous remercia de notre accueil. Il nous assura à nouveau de sa profonde sympathie pour la race slave et pour les Serbes en particulier. Puis, comme un père à ses enfants malheureux, il essaya d'atténuer nos souffrances par des conseils et des encouragements si touchants, qu'il nous fit venir les larmes aux yeux. M. E. Denis fit ensuite allusion à notre histoire et à notre vie patriarcale dont l'élément essentiel, la *Zadruga*, est pour lui un grand sujet d'admiration. Ses paroles pleines de grandeur et de simplicité nous émurent profondément, et il fut très longuement applaudi.

Un des nôtres, M. Branko Dinić, lui répondit en notre nom et M. le Recteur, qui est aussi un de nos bienfaiteurs et amis, s'adressa à M. Ernest Denis pour lui exprimer toute sa satisfaction, ainsi que celle de nos professeurs, pour notre bonne conduite tant à l'Université qu'en ville.



Nos hôtes, en se retirant, furent à nouveau salués par la *Marseillaise* et, à notre demande, consentirent à se faire photographier avec nous.

L'après-midi, devant une nombreuse assistance, M. Ernest Denis faisait sa conférence sur la Russie. Parlant de la révolution russe, il dit quelques mots de l'histoire du peuple russe et des qualités de la race slave. Et ce fut pour lui une occasion nouvelle de parler des Serbes et d'exprimer son admiration pour le courage de notre peuple qui s'est manifesté brillamment à toutes les époques de l'histoire.

N. KONSTANTINOVIĆ

### *Une grande Matinée à la Sorbonne.*

Le dimanche 18 janvier 1918, a été organisée au grand amphithéâtre de la Sorbonne une manifestation en l'honneur de la Serbie et des nations alliées envahies. Nous sommes heureux de noter la haute présidence de M. René Doumic, de l'Académie française, et la présence de M. Baldwin, correspondant de l'Institut, et de M. Iov. Cvijić, de l'Académie royale de Belgrade. L'allocution chaleureuse et savante de M. Doumic a été fort goûtée et très applaudie. La Conférence de M. Marchon sur *La Mission française et la Mission serbe* a trouvé un accueil favorable dans la nombreuse assistance. Nous avons eu aussi le grand plaisir d'entendre réciter, par Mlle Régine Le Quère, de la Renaissance, un extrait de « *Lauriers de Montagnes* » de notre grand poète P. Petrović Njegos.

M.H.

### *La Fête de Saint-Sava.*

Voici déjà la troisième année que les Serbes en exil célèbrent à l'étranger leur plus grande fête de l'année universitaire : la fête de Saint-Sava.

Grâce à l'accueil fraternel que nos élèves ont reçu dans les nombreux collèges de France, cette fête a pu être célébrée d'une manière tout à fait serbe et nos enfants ont eu presque l'illusion de revivre un peu leur vie passée.

Ils ont chanté l'hymne à Saint-Sava et les professeurs leur ont fait méditer l'exemple que le fils du grand Youpan leur a donné.

Le temps et la place nous manquent pour nous arrêter plus longuement à ces fêtes, surtout à celles de Fontainebleau et d'Arcueil-Cachan; nous en donnerons le compte rendu dans le prochain numéro.

### *Nos collaborateurs.*

Dans la liste de nos collaborateurs, parue dans le numéro 12, par suite d'une erreur de l'imprimerie, ont été omis deux des plus dévoués collaborateurs et amis de la Patrie serbe : MM. A. Pavlović, professeur de lycée et Drag. Petrović, étudiant en lettres.

De même, au lieu de Milinković E., il faut Milinković M.

*Pour tout ce qui concerne Rédaction et Abonnements, s'adresser uniquement au nom du Directeur de la Revue : 203, Boulevard Raspail, PARIS.*

*Les manuscrits ne sont pas rendus.*

*Nous rappelons à nos lecteurs que l'abonnement est terminé et nous les prions de bien vouloir le renouveler.*

*La hausse persistante des papiers et la raréfaction de la main-d'œuvre, nous obligent à augmenter le prix de nos abonnements et des numéros, comme on le verra ci-après. Notre œuvre est essentiellement désintéressée, mais elle ne peut être pour nous une cause de pertes, ce qui adviendrait, avec nos prix de revient actuels, si nous maintenions les anciens prix de vente.*



## ABONNEMENTS

.....

*Pour la France,*

6 mois : 5 francs.

*Pour l'Étranger,*

6 mois : 6 francs

■ ■

*Le Numéro : 1 franc.*